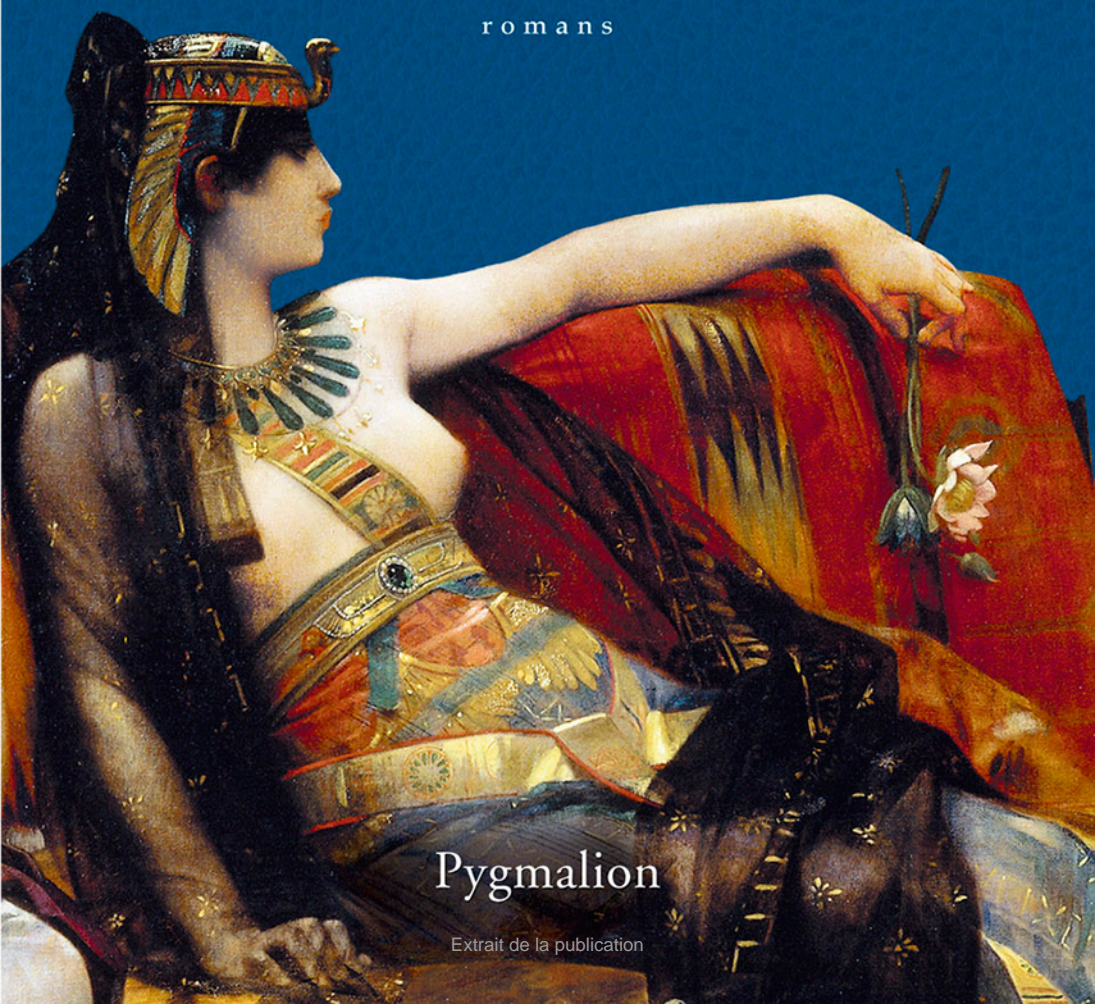


JACQUELINE DAUXOIS

Reines de légende

*Néfertiti • La Reine de Saba
Cléopâtre • Messaline*

romans



Pygmalion

Extrait de la publication

JACQUELINE DAUXOIS

Reines de légende

*Néfertiti • La Reine de Saba
Cléopâtre • Messaline*

Elles ont régné, il y a des siècles sinon des millénaires, avec une telle audace et une telle liberté que l'Histoire a gardé leurs noms à jamais.

Si Néfertiti et Messaline portèrent le diadème grâce à leur mariage avec le pharaon d'Égypte et l'empereur de Rome, la Reine de Saba et Cléopâtre gouvernèrent en leur propre nom.

Aussi différentes qu'elles aient pu être, reines d'Égypte et d'Éthiopie, ou impératrice de Rome, elles eurent en commun la gloire et la beauté, la couronne et l'immortalité.

À travers leurs fabuleuses destinées, Jacqueline Dauxois entraîne son lecteur dans les grands moments sombres et resplendissants de l'Antiquité et nous immerge dans des mondes disparus dont les splendeurs n'ont pas fini de nous fasciner.

Jacqueline Dauxois a été journaliste, enseignante, chargée de cours à l'École Centrale de Paris. Elle est l'auteur de plus de trente ouvrages : romans, essais, biographies, dont certains ont été portés à l'écran et traduits dans plusieurs pays.

Pygmalion

REINES
DE LÉGENDE

DU MÊME AUTEUR

Romans :

- La Grande Pâque russe*, Éditions du Rocher, 2004
Alexandra, en collaboration avec Vladimir Volkoff, Albin Michel, 1994,
Éditions du Rocher, 2003
Ève, Presses de la Renaissance, 2002
Les Falaises de Ravello, Albin Michel, 1991
Lambert ou l'effet Compton, JC Lattès, 1988
Ciel Rebelle, Éditions Maren Sell, 1987*
Le Cœur de la nuit, JC Lattès, 1986
Le Gardien de la mémoire, Julliard, 1973*

Romans historiques :

- La Métisse*, Albin Michel, 1996
Les Jupons de la Révolution, JC Lattès, 1989

Cycle *Les Héritiers des Lumières* :

1. *Rocaïdour*, Julliard, 1977*
2. *Les Blanches années*, Stock, 1980*
3. *Le Soleil des loups*, Stock, 1981*
4. *Le Hussard blond*, Laffont, 1985*

Histoire et essais :

- Daniel encore un jour*, Salvator, 2013
La Route de la soie, d'Alexandre le Grand à Marco Polo, Éditions du Rocher, 2008
Les plus belles histoires d'amour de la Bible, Presses de la Renaissance, 2006
Médecin aux urgences, en collaboration avec le docteur Marc Andronikof,
Éditions du Rocher, 2005
Anne de Kiev, Presses de la Renaissance, 2002
Marie Madeleine, Pygmalion, 1998
Rodolphe II de Habsbourg, l'empereur des alchimistes, JC Lattès, 1996
Charlotte Corday, Albin Michel, 1989
L'Exil est ma patrie, entretiens avec Vladimir Volkoff, Le Centurion, 1982*

Ouvrages en collaboration :

- Venise*, sous la direction d'Alain Vircondelet, 3 volumes, Flammarion, 2006
Hybris, sous la direction de Marc Andronikof, L'Âge d'Homme, 2002

Contes :

- La Fleur et l'oiseau*, G.P. Rouge et or, 1979*

* Publiés sous le nom de Jacqueline Bruller

JACQUELINE DAUXOIS

REINES DE LÉGENDE

Néfertiti
La Reine de Saba
Cléopâtre
Messaline

romans



Pygmalion

Les titres originaux
Néfertiti, Paris, 1999
La Reine de Saba, Paris, 1999
Cléopâtre, Paris, 2000
Messaline, Paris, 2002
ont été réunis ici en un seul volume.

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1999 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, Paris

© 2000 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, Paris

© 2002 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, Paris

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition
ISBN 978-2-7564-0943-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Depuis parfois des millénaires, des reines, ayant franchi les portes de l'histoire pour atteindre le mythe, hantent la mémoire des hommes. Et c'est à l'ineffable carrefour où s'enlacent poésie et vérité que l'écrivain rencontre ces princesses lointaines, venues à nous du fond des âges – qui vont encore probablement parcourir, de leur démarche d'éternité, les siècles à venir.

Tout historien le sait, même une biographie contemporaine où foisonnent les documents, comporte une part de vide qui reste à combler. Plus que tout autre, l'héroïne légendaire est incomplète ; nul cependant ne peut douter qu'elle porte en elle l'inviolable noyau d'une irréductible vérité dont l'écriture ne peut s'écarter sous peine de trucage ou fausseté. C'est à partir de ce germe authentique, enfoui dans l'histoire, que se découvrent ou redécouvrent ces destins embués par le temps dont le dévoilement fonde le socle de l'écriture.

Ainsi, pénétrer la légende consiste à retrouver les résonances irrécusables de personnages qui cependant échappent à la rigueur scientifique puisque l'écrivain se collète avec un manque : absence de documents fiables, impossibilité de croiser

les témoignages à supposer qu'il en existe, incertitude des datations... Or, c'est dans cet espace de vacuité, formidable rampe de lancement pour l'imaginaire, que, saisissant l'instant où l'histoire se poétise, le récit se déploie, emporté par un double mouvement dans lequel la recherche est contrainte d'abandonner l'approche universitaire tandis que le roman se nourrit nécessairement de connaissances, si fragmentaires soient-elles. Ce n'est pas dire que la légende tient l'histoire en échec ; mais elle en exploite toutes les ressources, si arides soient-elles, et l'enchaîne aux mystères, traquant des découvertes qui se révèlent véridiques.

Le déroutant contraste entre les textes attestés et l'absence de repère archéologique suscite la recreation qui donne souffle et chair à des souveraines dont la vie s'est faite épopée. Leur souvenir aurait pu disparaître dans les sables du temps si une prodigieuse aura, qui défie toute analyse, ne les avait rendues inoubliables au lieu de les anéantir.

Abandonnant dans leur sillage une poussière d'étoiles, porteuses de destins qui ont décollé de la réalité, ces immortelles nourrissent les traditions que se transmettent les hommes et irriguent leurs rêves ; et l'écrivain, qui s'approche d'elles au plus près, découvre des êtres au cœur battant dans ces reines du temps jadis que des passions hors du commun ont conduites vers les destinées qui les ont rendues légendaires.

Mais elles ont bel et bien vécu et l'auteur, qui les réveille d'un sommeil séculaire, les rencontre à la croisée des chemins où, entre passé et présent, elles ont de nouveau, toujours, éternellement, quelque chose à nous dire.

Jacqueline Dauxois

NÉFERTITI

À Daniel

*Claire de visage, joyeusement ornée de la double
plume, souveraine du bonheur, dotée de toutes les
vertus, à la voix de qui on se réjouit, dame de grâce,
grande d'amour, dont les sentiments réjouissent le
seigneur des deux pays.*

Texte d'une stèle frontière de la Cité d'Aton

PREMIÈRE PARTIE

L'heure bleue

*Je n'obéirai pas à ceux qui me disent
De me détourner de ton désir.*

Chants d'Amour de l'Égypte ancienne
La puissance de l'amour, IV

I

LES RAFALES, QUI REDOUBLENT DE VIOLENCE, s'acharnent sur ma tente. Les peaux de chèvre, mal assemblées, claquent dans la tourmente et laissent pénétrer le vent. La mèche de ma lampe vacille, mais les pieux résisteront, et la halte forcée, qui se prolonge, me permettra de rédiger une nouvelle page.

Il me reste de l'huile.

J'ai des pains d'encre et, lorsque l'eau fait cruellement défaut, un peu de salive suffit à les diluer.

Ma réserve de roseaux, taillés en forme de calame, ne s'épuisera pas de sitôt.

Mes papyrus non plus.

Depuis que je suis devenu nomade et partage l'errance des douze tribus, moi qui, pendant cinq règnes successifs, ai été l'un des hommes les plus puissants d'Égypte, je raconte la vie de cette reine qu'on appelle aujourd'hui « scélérate », Néfertiti.

Du luxe écrasant dans lequel j'ai vécu, il me reste un coffre en bois de cèdre et plaquettes d'ivoire.

À l'intérieur, un pagne de lin qui fut immaculé, des sandales dont la dorure s'efface et un pectoral d'or, de corail, de lapis-lazuli et de pâte de verre, chef-d'œuvre de la joaillerie, auquel ne manquait pas une pierre lorsque j'étais Chef de la Police de Néfertiti. Plusieurs d'entre elles se sont desserties, non que je porte ce bijou au milieu des bergers soldats dont j'adore à présent le Dieu, et qui tolèrent ma présence, car je ne suis pas venu à eux les mains vides, mais les déplacements incessants lui sont préjudiciables.

Le coffre aussi a perdu des incrustations. Il contient les derniers souvenirs d'un homme qui n'est plus rien, la parure que je portais pour me présenter devant Néfertiti ; j'y tiens encore un peu. Mais il y a deux objets dont je ne me séparerais pas sans un déplaisir extrême : le buste de la reine et sa couronne bleue de Pharaon en guerre.

Je les ai posés sur le coffre. La lumière, que le vent fait trembler, les éclaire par-dessous.

Le buste paraît vivant et me donne l'illusion de la présence réelle, devant moi, de la femme la plus belle et la plus radieuse du monde, qui a éclairé notre vieil univers harassé de sottise, de mensonges et de corruption.

Raconter comment ces deux objets se trouvent dans une tente de Bédouin appartenant à l'homme qui fut chargé par un Pharaon usurpateur de détruire Néfertiti, d'anéantir son œuvre, d'abattre ses statues, sa ville, son dieu et de la priver de toute chance de survie dans le Royaume des Morts, est une longue histoire.

Il est vrai que j'ai tout mon temps.

On a prédit que l'errance durerait quarante ans. J'y compte bien. Quelques années se sont déjà écoulées depuis que j'ai définitivement quitté l'Égypte pour rejoindre les fils d'Israël. Ma vieille carcasse a bien résisté dans ce désert, mon ventre a fondu

L'heure bleue

et j'éprouve parfois l'impression que le sable absorbe, avec ma mauvaise graisse, le souvenir de mes crimes. À mon âge, déjà avancé, je sais que je ne vivrai pas assez vieux pour sortir du désert. Cela me convient d'autant mieux que j'aurai probablement le temps d'achever mon récit avant d'aller dormir sous un petit monticule de sable, au pied du Sinaï, moi qui me faisais creuser dans les falaises de la Ville du Soleil, la Cité de Néfertiti, une Maison de Millions d'Années destinée à défier le temps.

II

E LLE AVAIT DIX ANS lorsque je l'ai approchée pour la première fois.

La Grande Épouse royale d'Amenhotep III, Tiyi, venait de choisir pour son fils cette petite fille dont la vie traça dans notre histoire la courbe éblouissante d'une comète. La reine noire comptait sur cette enfant prodigieuse pour éveiller chez le futur Pharaon des appétits qui auraient dû se manifester depuis quelque temps déjà.

La situation de Tiyi, à qui Amenhotep abandonnait le gouvernement de l'Égypte, qui recevait les ambassadeurs et entretenait les relations avec les monarques des pays voisins, venait de basculer.

Amenhotep avait épousé une des filles qu'elle lui avait données, Sat-Amon, qui tentait de se substituer à sa mère. La jeune femme se pavanait, coiffée du bouquet de lotus réservé aux princesses ayant épousé leur père, sans cacher que les garçons qu'elle mettrait au monde, fils et petit-fils de Pharaon, deviendraient les rivaux naturels de son frère.

Or, depuis la mort de son fils aîné, Tiyi préparait Akhénaton à monter sur le trône. Elle lui reconnaissait toutes les qualités du grand Pharaon dont l'Égypte aurait besoin à la mort d'Amenhotep ; mais pour lutter contre les ambitions sans frein de Sat-Amon, il lui fallait un fils marié et capable d'assurer la succession. Puisque les femmes inspiraient à Akhénaton autant de crainte que d'éloignement, et bien que le temps pressât, Sat-Amon étant grosse, Tiyi eut l'audace de choisir pour lui une enfant.

Lorsque je fus chargé de veiller sur Néfertiti, je compris que Tiyi utiliserait, pour réussir le mariage de l'Héritier, l'énergie qu'elle avait déployée pour le sien – dont on parlait encore, à voix basse.

Vingt ans plus tôt, en élevant Tiyi, une Nubienne, au rang de Grande Épouse royale, Amenhotep avait rompu avec la tradition du mariage divin sur lequel reposait le trône. La colère des prêtres fut grande. Aucun d'eux – Amenhotep le savait – ne célébrerait les noces d'Amon, le plus grand dieu de la Haute Égypte et de la Basse Égypte ¹ avec une reine choisie non seulement hors de la famille régnante mais dans une race méprisée. Ses proches lui firent observer que le sang divin des enfants royaux serait dilué dans celui de l'étrangère et que le dieu Thot, à la tête d'ibis, ne prendrait pas la peine d'annoncer au peuple la naissance d'héritiers bâtards. Amenhotep riposta que Thot n'était qu'un prêtre coiffé d'un masque d'oiseau. Il n'était pas fâché d'un mariage qui défiait un clergé dont la puissance et la fortune rivalisaient avec les siennes. Mais les Égyptiens étaient le peuple le plus religieux de la terre et les remous, provoqués par le désaccord entre Pharaon et ses prêtres, secouèrent les Deux-Terres, du Delta à la Nubie, qui fut seule à se réjouir de donner une reine à l'Égypte.

1. La Haute Égypte s'étend de la Nubie, au sud, et remonte le long du Nil. La Basse Égypte est la région du Delta.

Néfertiti

Thèbes, « la ville aux cent portes », et Karnak, hauts lieux du culte, privés des cérémonies étranges et secrètes du mariage divin, qui se déroulaient dans les salles les plus mystérieuses des temples, étaient atterrés. Amenhotep envisageait déjà d'échapper à leur rancune en construisant une nouvelle capitale, Malqatta, sur l'autre rive du Nil, à quelque distance de la Vallée des Rois, de la Vallée des Reines et du temple funéraire d'Hatchepsout. Pourtant la prestigieuse souveraine, qui portait la barbe postiche des Pharaons, avait célébré ses noces avec Aton et les parois de son tombeau proclamaient la légitimité de son union avec le dieu. Mais le voisinage de la reine morte ne troublerait pas le couple régnant, alors qu'à Thèbes la vue des prêtres innombrables, avec leurs petits pagnes aux plis rigides, leurs crânes rasés et leurs peaux de léopard sur l'épaule, serait un reproche constant.

Je n'ai pas hésité, j'ai rallié le camp de l'ambitieuse Nubienne. Je lui ai proposé une opération de propagande d'envergure. Des scarabées de céramique, couverts d'inscriptions qui annonçaient le mariage, révélaient l'origine de la reine et proclamaient l'étendue de la puissance de Pharaon, furent distribués dans toute l'Égypte et aux monarques étrangers.

Je dois à cette initiative l'essor de ma prestigieuse carrière.

III

LORSQUE NÉFERTITI ENTRA DANS LE HAREM avec sa suite, les obligations de ma charge ne nécessitant aucun contact personnel avec elle, je l'ai placée sous la garde des meilleurs de mes hommes et j'ai étudié les rapports qu'ils m'adressaient régulièrement.

Installée dans son nouvel univers, Néfertiti découvrit l'endroit, véritable ville dans la ville, mais riche, dorée, à l'abri de la crasse, de la misère, des mendiants acharnés et des gens ordinaires, protégée par la Police – dont j'étais le Chef –, par l'armée et la Garde.

Ces lieux uniques, traditionnellement dirigés par une princesse royale, produisaient les splendeurs destinées aux dieux et aux Pharaons.

On y trouvait de prestigieuses écoles.

Les princes d'Égypte, les nobles étrangers retenus en otages, qui deviendraient des alliés, et les fils de rois, venus s'instruire dans la sagesse égyptienne, y recevaient le meilleur enseignement dans toutes les disciplines.

Néfertiti

Les initiés y apprenaient les musiques, les danses sacrées et les rituels magiques destinés à maintenir l'équilibre du monde, à provoquer la venue de la crue annuelle et la survie des Pharaons dans le Royaume des Morts.

Néfertiti explora les ressources d'une résidence où se transmettaient les secrets de la connaissance, de l'art, de la vie et de la mort.

Elle visita les ateliers, allant de merveille en merveille, sans dissimuler son admiration. Flattés par son intérêt et séduits par sa gaieté, les artistes s'empresaient de lui faire apprécier leurs productions.

Elle assista au filage et au tissage du lin immaculé, à la recherche de nouvelles teintures, jaune safran, rose pâle, vert fondant, bleu tirant sur le violet dont Tiyi encourageait la recherche. Elle parcourut entrepôts et resserres où s'entassaient les produits précieux destinés à la fabrication des onguents, des parfums, des essences et des huiles sacrés.

Les souffleurs de verre réalisèrent devant elle un repose-tête bleu turquoise qu'ils lui offrirent.

Les bijoutiers firent couler sous ses yeux l'or dans les moules dont ils tirèrent bagues et bracelets à motifs animaliers. Elle prit des pierres précieuses dans la main pour en admirer l'éclat.

Les ébénistes achevaient un siège royal comportant quarante-cinq mille pièces en incrustation d'or, d'ivoire et d'ébène. Ce stupéfiant joyau lui arracha un rire de bonheur. Son enthousiasme était si communicatif qu'il déridait les ouvriers les plus austères. Partout où elle passait, Néfertiti laissait un sillage de lumière qui provoquait la jalousie de femmes n'ayant pas réussi à capter les faveurs de l'Héritier.

Elle s'attira leurs quolibets en parcourant les pouponnières désertes :

— Te voilà à ta place, toi qui n'as pas fini de sucer le lait de ta nourrice !

Elle ne répondit pas. Mais, dans ce monde étrange, elle voulut s'armer pour se défendre et se fit initier à la magie par un Noir. L'esclave était castré. Fascinant comme un hongre, il vivait nu, les muscles jouant sous la peau d'un noir brillant. Il prétendait qu'il pouvait donner la mort à distance.

Comme la plupart de ceux qui l'approchaient, il se serait fait tuer pour Néfertiti. Et, cependant, il me renseigna pour rien ; il la trahit par amour, parce que j'étais chargé de la protéger.

Le bruit courut que les femmes pouvaient enfin espérer une visite de l'Héritier. Elles s'y préparèrent anxieusement. Au lieu de se laisser gagner par leur fébrilité, Néfertiti se rendit à l'école.

Elle avait reçu une solide instruction, mais ne l'estimait pas à la mesure de sa nouvelle ambition. Dès l'âge de quatre ans, sous le patronage de la déesse Séchat qui tenait un roseau taillé en forme de calame à la main, elle avait appris à lire et à écrire la langue sacrée et la langue parlée, puis la grammaire, la conjugaison, la composition, l'arithmétique, les mathématiques, la géométrie. Elle avait obtenu le titre de « scribe qui a reçu l'écritoire ». Elle était fière de son matériel, une petite boîte contenant les pains d'encre rouge et noire, un étui à calame en ivoire, un lissoir à papyrus en forme de petit maillet et une palette pour diluer l'encre.

N'ayant aucun penchant pour les enfants, j'ai continué d'éviter Néfertiti, mais j'ai souhaité rencontrer sa nourrice. Ti ne s'est pas fait prier. Issue de la grande aristocratie thébaine, éblouie par l'exemple de la Dame Nébèt, juge et vizir, seconde belle-mère du roi Pépi I^{er}, qui avait régné dans les temps anciens, elle ambitionnait un destin aussi remarquable.

Elle m'a décrit une Néfertiti débordante de vie, curieuse de tout, qui admirait les sciences, les arts, les médecins allégeant la douleur, les chirurgiens capables de trépaner les malades, les prêtres qui calculaient l'apparition des étoiles et annonçaient la crue annuelle. Elle ne tarissait pas d'éloges sur une petite fille

Néfertiti

comblée à sa naissance par les sept fées, capable de démontrer, à huit ans, qu'on a toujours besoin d'un plus petit que soi, en faisant dialoguer un lion et un rat¹, de calculer le nombre d'ouvriers requis pour transporter d'Assouan à Thèbes un obélisque de cinquante-cinq mètres de haut et les proportions de la rampe nécessaire pour son élévation. Ce qui ne l'empêchait pas d'apprendre à jouer de la harpe, de suivre les leçons d'acrobatie destinées aux jeunes filles qui se préparaient à participer aux exhibitions rituelles des panégyries, des funérailles et des grandes fêtes, de peindre des papyrus et d'inciser des motifs sur les parois.

Inutile de biaiser avec Ti.

J'avais besoin de renseignements qu'elle pouvait me procurer. Je le lui ai dit sans détour. À la manière dont elle m'a regardé, j'ai su que ses services ne seraient pas gratuits. Mais j'avais besoin d'informateurs jusque sous la couche de celle qui deviendrait peut-être la future reine d'Égypte.

1. Sujet transmis à La Fontaine par Ésope.

IV

L'HÉRITIER ÉTAIT MYSTÉRIEUX et Néfertiti s'efforçait de découvrir qui il était.

Depuis la mort de son frère aîné, toute l'Égypte priait pour la santé d'Akhénaton, mais personne ne connaissait son visage. Les portraits des princesses ornaient temples, palais, riches demeures des villes et des campagnes ; celui de leur frère demeurait aussi secret que le nom caché des dieux. Avec une superstition d'Africaine, Tiyi-la-Noire, qui avait déjà perdu un fils, interdisait de le représenter. Elle le protégeait ainsi de la jalousie des dieux et des maléfices lancés par les jeteurs de sorts. Elle ne s'indignait pas lorsque des bruits fâcheux couraient sur l'apparence de son fils et semblait même en éprouver un malin plaisir.

Lorsqu'il paraissait en public, aux côtés de ses parents, il était maquillé de rouge et de vert. La foule l'apercevait de loin, entouré de courtisans, protégé par la Garde. Personne ne l'approchait.

Ti, qui connaissait la famille royale, évoqua pour Néfertiti la sensibilité et l'intelligence d'Akhénaton, son goût passionné pour la théologie et ses idées singulières. Elle reconnut que, brillant dans tous les domaines où s'exerçaient la réflexion, la connaissance, la méditation et l'intuition, il méprisait les exercices physiques et les exploits guerriers.

— Il n'aspire pas, comme ses glorieux ancêtres, à faire mordre la poussière à d'innombrables ennemis, avoua-t-elle. La perspective de participer aux chasses traditionnelles qui précèdent tout couronnement l'effarouche. Nul ne peut assurer qu'il ait vaincu un lion, à vingt ans !

Néfertiti éclata d'un rire incrédule.

— Tous les princes tuent des lions, s'écria-t-elle avec conviction. Amenhotep, au moment de son sacre...

Ti avança prudemment :

— Il est possible qu'Amenhotep ait simulé.

Dubitative, Néfertiti plissa le front :

— Tu veux dire qu'on aurait abattu le fauve pour lui ?

— Tué, peut-être pas, mais...

— Tais-toi ! Ne me dis pas que Pharaon a célébré son couronnement en massacrant une bête attachée et que son fils lui ressemble !

— Il tient de lui ce trait de caractère, soupira Ti, malheureusement c'est le seul.

— Que veux-tu dire ? Tu as trop parlé, pour te taire à présent. Dis-moi ce qu'on me cache !

Néfertiti était plus coléreuse qu'inquiète.

— As-tu une idée de ce que tu fais dans le harem ?

— La Grande Épouse royale n'est pas satisfaite des favorites, répondit Néfertiti, et souhaite que, d'ici quelques années...

— Akhénaton n'a pas de favorites !

— Mersegert elle-même m'a raconté...

— Elle a menti !

Néfertiti écarquilla les yeux :

— Et les autres ?... Les autres aussi ? Mais alors...

L'heure bleue

— Alors, Amenhotep a déclaré que, si les femmes répugnaient à son fils, il lui fournirait de tendres garçonnets. Il plaisantait. Mais ce n'est pas dans quelques années que tu devras plaire à l'Héritier, c'est tout de suite !

V

C'ÉTAIT LE COUCHER DU SOLEIL sur le Nil qu'annonce la trompette des prêtres. Les eaux devenaient pareilles à l'or en fusion dans la coupelle du joaillier, lorsque Akhénaton se rendit au harem à l'instigation de sa mère.

Au lieu de se précipiter à sa rencontre, Néfertiti l'observa, sans se montrer.

Jamais elle ne l'avait vu de si près. Les yeux étroits, étirés vers les tempes, donnaient un air cruel au visage démesurément allongé. Le nez, maigre et pincé, aux narines retroussées, dominait une bouche pulpeuse aux contours ondoiyants. Saturées de volupté, les lèvres enflées exprimaient le mépris. Un menton pointu, saillant au-dessus d'un cou marqué de deux rides, accusait cette expression de refus.

Était-il beau ou laid ? Elle ne le savait pas et cela lui importait peu.

Elle le suivit, à distance.

Il parcourait les jardins, d'une démarche saccadée, ignorant les beautés qui déployaient pour lui le luxe vestimentaire d'une

civilisation à son apogée. Pendant des heures, elles s'étaient parées pour lui, parfumées, coiffées ; elles avaient essayé des per-ruques tressées, surmontées de torsades d'or et de feuillage. Elles portaient des robes transparentes, ouvertes de haut en bas, laissant voir des seins fardés, des nombrils dorés, des pubis rasés, arborant leurs plus magnifiques bijoux. Leurs maquillages sophistiqués agrandissaient leurs yeux. Elles étaient belles comme les déesses des fresques, et il n'en appelait aucune auprès de lui, ne voyait pas les paupières alourdies de khôl, les visages rehaussés de nuances raffinées, les bouches peintes enflammées de désir, les doigts rougis au henné.

Néfertiti se glissait derrière les troncs, les buissons, les massifs de fleurs.

Elle se mordit la lèvre lorsque deux Syriennes et une Asiatique se postèrent sur le passage de l'Héritier, nues, poudrées d'or et d'argent, la chevelure fleurie comme une corbeille, enlacées, échangeant des caresses pour l'inviter à se joindre à elles.

Atterrée par l'impudeur des femmes et l'indifférence de l'Héritier, saisie par un mélange de rage impuissante et de détresse, elle frappa le palmier qui la dissimulait.

Il lui manquait des rondeurs, des ruses et du venin caché sous le sourire ; pourtant, elle éclipserait bientôt ces effrontées. Sa beauté servirait d'appât pour séduire l'Héritier. Mais la panoplie des séductions ordinaires ne retiendrait pas longtemps ce prince sombre, tourmenté, qu'on disait passionné par la religion et les idées, qui réfléchissait sur la création du monde, l'origine des dieux et la destinée des Pharaons. Que faudrait-il, alors, pour l'attacher ?

À cet instant, il lui parut à tout jamais hors de portée ; un flot de larmes lui piqua les yeux. De toutes ses forces, elle souhaita, plus que tout au monde, conquérir et garder pour elle seule cet être inaccessible.

Elle avait beau être soutenue par la Grande Épouse royale et conseillée par Ti, au moment d'agir, elle serait seule. L'instant

était peut-être venu. Sa nourrice la poussait à ne pas perdre de temps. Mais Néfertiti ne se sentait pas prête.

Pourtant, l'Héritier, impassible à la vue des belles qui s'offraient comme des marchandises à l'étal, attendait quelqu'un de différent. Il l'attendait, elle !

La gorge sèche, suffoquant de désarroi et de peur, elle enfonça les ongles dans le tronc.

Résigné à accomplir une fastidieuse obligation, il continuait sa promenade. Mais il ne humait pas les fleurs que les jardiniers cultivaient avec amour sur les terrasses suspendues, ne s'enivrait pas en traversant les parterres odorants, ne plongeait pas la main dans les bassins tapissés de céramiques et de pierres brillantes où tournait la ronde des poissons.

La tête bourdonnant des révélations de Ti, Néfertiti le vit passer sans ralentir devant Harmonie qui jouait de la harpe. Il ne s'arrêta pas non plus pour écouter Noubty, dont la voix lançait les trilles désespérés d'un appelant enfermé dans sa cage, ou admirer Mersegert, dont le nom célébrait la déesse du silence, parce qu'elle dansait sans accompagnement.

Néfertiti le suivit jusqu'à la cuisine d'Hippopotame. Les délicats fumets qui s'en échappaient n'éveillèrent pas la gourmandise de l'Héritier. L'obèse englutirait seule son festin, pèserait bientôt deux fois son poids et n'aurait plus aucune chance d'attirer l'attention d'Akhénaton.

Il allait toujours, suivi par Néfertiti qui continuait de bondir de jardin en jardin.

Elle aussi savait chanter, danser, jouer de plusieurs instruments ! Sa peau était blanche comme la crème et ses cheveux tombaient en cascade dans son dos. Elle était la plus belle et la reine l'avait choisie.

Mais il était le fils du dieu vivant. Il serait un jour le maître du Double-Pays. Rien ne lui suffisait. Les talents les plus achevés ne lui tiraient pas un sourire. Il n'avait qu'à tendre la main pour

jouir des merveilles accumulées pour lui et ne le faisait pas. Il semblait porter le deuil. Peut-être pensait-il à son frère défunt ? Peut-être souffrait-il ?

Néfertiti s'empêcha de bondir pour lui crier que le bonheur l'attendait, que l'Égypte allait lui appartenir et que la vie, l'amour, les fleurs et les oiseaux s'offraient à lui. Elle écrasa sa bouche du poing.

Akhénaton s'arrêta, le regard attiré par un grenadier dont le tronc s'agitait. Quelqu'un l'épiait. En deux enjambées, il atteignit l'arbre. Néfertiti fuyait déjà à travers les papyrus.

Il y eut des rires.

Akhénaton annonça :

— J'ai vu une gazelle. Attrapez-la !

Les femmes connaissaient la gazelle.

Noubty, la rusée, répondit :

— C'est le fils de mon jardinier qui n'ose se montrer.

Elle gloussa. Les autres se joignirent à elle.

Persuadé que Noubty mentait pour se débarrasser d'une rivale, l'Héritier ne prit la peine ni de punir la menteuse ni de poursuivre la gazelle.

VI

C'EST DE CETTE ÉPOQUE que date ma première rencontre avec Néfertiti.

Je l'avais aperçue quelques fois, de loin, sans chercher à l'approcher. Alors que je donnais des consignes à ses gardes du corps, elle m'a apostrophé d'une voix moqueuse :

— On raconte, m'a-t-elle dit, que tu manges des scorpions frits et des fientes de chauve-souris pour te protéger de la malédiction des puissants. Est-il possible que tu craignes à ce point de t'attirer leur haine ?

En une question, elle mettait le doigt sur une blessure à vif. Depuis des années, je m'entourais de précautions destinées à m'éviter d'aller régaler les poissons du Nil ou de quelque marais, comme le phallus d'Osiris tranché par l'irascible Seth.

Comment avait-elle eu connaissance de mes craintes les plus secrètes ? Les occupantes du harem ignoraient tout de moi. La nourrice aussi, je l'aurais parié. Alors, qui l'avait informée ?

Seule Tiyi, suivant un dessein tortueux, avait pu donner des armes contre moi à l'enfant qu'elle plaçait sous ma responsabilité.

J'avais à peine regardé Néfertiti.

Je me suis retourné pour examiner de près celle qui s'adressait à moi sur un ton pareil. Je l'ai vue alors, une merveille telle que les dieux ne prennent pas la peine d'en modeler plus d'une par millénaire et dont les hommes se répètent le nom de génération en génération sans que le ressac du temps parvienne à l'effacer.

Je ne commettrai pas la sottise de tenter de la décrire. Les plus grands sculpteurs s'y sont employés. Les ateliers de Thèbes, de Malqatta et de la Cité du Globe se sont attachés à produire des portraits de cette créature unique que j'avais, ce jour-là, sous les yeux, pour la première fois.

L'air vibrait autour d'elle avec une intensité telle que j'avais l'impression qu'une barrière invisible traçait entre elle et moi une frontière infranchissable.

À travers ses yeux, j'ai eu la soudaine impression de plonger au fin fond de ses sept âmes et esprits et d'en être expulsé aussitôt, comme un voleur pénétrant par effraction dans une villégiature qu'il croit déserte est chassé par les gardiens du maître.

Sa voix me parvint à nouveau, mélodieuse et tendre, aux inflexions enfantines :

— On raconte que tu aimes préférer de vils jurons contre les dieux et que tu mets un point d'honneur à blasphémer sans raison. Est-ce vrai ?

Plus d'une fois, j'ai revécu ce moment car, devant cette petite fille qui était la propriété de l'Héritier, intouchable, inabordable, je respirais du musc jusqu'en mon cœur. Je me laissais prendre par l'émouvante merveille d'un visage qui défiait les descriptions et la perfection d'un corps aux proportions idéales. Le pouvoir de cette beauté était tel que le jeune homme que j'avais été revint occuper ma carcasse avilie de meurtres abjects et d'illicites plaisirs. Alors que je me sentais ragaiillard, cette enfant, qu'on prétendait silencieuse, a observé :

— Qu'as-tu ? Tes pupilles deviennent aussi inexpressives que celles des poissons et des serpents sur les fresques !

Néfertiti

Alors, il y eut son rire.

J'ai cru voir passer la barque royale remontant le courant, emmenée par soixante rameurs, trente de chaque côté, les pennons ornés du faucon d'or et du cobra de lapis-lazuli à la proue, le mât en or, la grand-voile rouge ferlée.

M'ayant accusé d'être un magicien répugnant, elle a fait demi-tour, me laissant avec mes Nubiens.

C'est ce jour-là que tout a commencé.

L'amour et la haine qui n'ont cessé de me torturer.

VII

T IYI APPRIT QUE NÉFERTITI ne prononçait pas le nom de son fils et ne participait pas à la désolation qui accablait les femmes.

Elle la fit venir.

— On me dit que tu passes beaucoup de temps à t'instruire, dit-elle.

— J'aime apprendre, Divinité, répondit Néfertiti prosternée.

— Et tu te dissimules dans les buissons pendant les promenades de mon fils !

— Je me prépare.

— Que veux-tu dire ?

— Ton oreille a deviné mes prochaines pensées.

— Relève-toi. On m'a raconté que les femmes te surnomment Bastet, en l'honneur de Bast, la déesse des félins. Les plus gentilles te trouvent une ressemblance avec les chats. Les mauvaises te comparent au guépard.

— Un jour, elles n'auront plus le goût de m'affubler de surnoms !

Le projet de Tiyyi reposait sur l'extrême jeunesse de Néfertiti. Aussi, après quelques semaines de patience, le ton sur lequel la reine s'adressa à l'enfant, dont elle scrutait les formes d'un œil d'épervier, se durcit brusquement :

— Il me semble que tu t'arrondis ! Il te vient une certaine douceur dans les formes. Tes seins vont pointer et, bientôt, du sang te coulera entre les jambes ! Tu as dix ans déjà. Ne veux-tu pas reprendre du foie gras ?

Néfertiti le détestait, même servi sur des plats d'albâtre laiteux.

Tiyyi n'attendit pas la réponse.

D'une voix caressante, elle lui fit part de ses décisions :

— Je ferai en sorte de t'aider, et tu vas m'obéir ; mais si tu n'aboutis pas, je ferai cadeau de toi aux ouvriers qui érigent les colosses¹ de ma « Demeure de Millions d'Années ». C'est un ramassis d'esclaves de toutes nationalités, des Nubiens plus noirs que moi, des Mèdes blondinets, des Hittites féroces, de remuants Hébreux. Quand ils auront fini d'abuser de toi, ils te laisseront estropiée, dans le meilleur des cas. À ta place, je ferais des efforts. Décidément, tu ne reprends pas de ce délicieux foie ?

Le soir même, la Grande Épouse royale envoya à Néfertiti son meilleur médecin, chargé de lui administrer des drogues afin de retarder le moment où elle deviendrait nubile.

Nul ne sut comment sa mère parvint à le persuader, mais Akhénaton se rendit au harem pour y festoyer et réclama des divertissements toute la nuit.

Assise sur ses talons, Harmonie joua de la harpe pendant qu'il passait une main négligente dans la chevelure rose de Laiteuse. Il écouta chanter Noubty. Mersegert dansa. Hippopotame lui servit un canard rôti qu'elle avait préparé de ses mains, accompagné de petits oignons verts fondus dans une sauce onctueuse. Il apprécia aussi les pâtisseries.

1. Connus aujourd'hui sous le nom de Colosses de Memnon.

L'heure bleue

Il but énormément.

Tiyi l'avait prévu.

Incitant son fils à participer à ce festin, elle savait qu'il s'enivrerait pour dissiper l'ennui que lui inspiraient ces distractions. Les eunuques chargés du service avaient peut-être reçu des consignes. Il est même possible que la Grande Épouse ait donné l'ordre de verser une poudre soporifique dans le gobelet d'or que son fils portait fréquemment à ses lèvres.

Toujours est-il qu'Akhénaton dort au harem.

Il y était encore le lendemain, à l'heure bleue qui précède l'aurore, celle où Néfertiti avait l'habitude de se baigner dans l'étang artificiel.

VIII

C'ÉTAIT L'ÉPOQUE, après le mois de février, où les eaux du Nil baissaient. Les *tchessou* affleuraient, ces redoutables bancs de sable, pareils à des dos d'hippopotames, flottant entre deux eaux. Des îles surgissaient. Les paysans les mettaient en culture et y menaient leurs bœufs aux longues cornes.

La chaleur, venue prématurément, ne tombait pas pendant la nuit.

Les femmes, qui avaient participé à la beuverie, dormaient. Hippopotame ronflait, la bouche ouverte.

Par ordre de Tiyi, Néfertiti n'avait pas quitté sa chambre la veille.

Levée avant le soleil comme tous les matins, elle plongeait dans l'eau tiède.

Elle en ressortait, lorsque Akhéaton qui s'étirait, l'aperçut. Ni fille ni garçon, pas encore déformée par des seins de femme ou un sexe viril, elle paraissait sculptée dans la nacre.

Brusquement dégrisé, l'Héritier frémit comme un fauve devant sa proie, baissa les paupières et se frotta les yeux. Lorsqu'il les ouvrit, la vision ne s'était pas effacée.

Sur un signe, un esclave hittite, puissant et carré, alla la chercher.

Elle se prosterna, le front touchant les pieds de l'Héritier.

Il les retira prestement. Mais son épiderme garda le souvenir d'une peau de satin et d'une chevelure soyeuse, brillante d'huiles parfumées, scintillante de gouttes.

À nouveau, il fit un geste que l'esclave traduisit :

— Retourne dans le lac et recommence à jouer.

Néfertiti marcha vers l'étang ; le fils de Pharaon ne lui avait pas demandé son nom et il empestait l'alcool de *kolobi*, le plus fort du pays.

Jambes écartées et bras croisés, le Hittite se planta sur la berge.

Akhénaton s'installa sur un lit de repos dans un kiosque agréablement ventilé d'où il dominait la pièce d'eau.

Pour le plaisir de l'Héritier, Néfertiti plongea, nagea, fit jaillir des gerbes de la surface étale.

Elle se fatiguait.

Le Hittite l'encouragea.

Le soleil se leva et caressa tendrement la baigneuse.

Quelques instants plus tard, il la brûlait.

Pour se protéger le visage, Néfertiti tourna le dos à l'astre qui devenait dangereux. Les rayons mordirent ses épaules et sa nuque. Elle crut se rafraîchir en s'inondant et fut atteinte davantage.

Le temps passait.

L'esclave aux jambes écartées ne bougeait pas.

Néfertiti continuait de courir dans l'eau.

Elle tituba.

Son sang battait à ses oreilles. Son cœur cognait.

Dégustant des figues séchées sur l'arbre, Akhénaton l'observait, sans donner l'ordre d'interrompre une distraction cruelle.

Néfertiti

L'esclave s'approcha de l'eau :

— Mets-y un peu d'entrain, si tu n'as pas envie que j'en fasse venir une autre pour distraire le Fils du dieu.

Néfertiti lui jeta un regard insolent. Tiyi n'avait pas été approchée par Amon et Akhénaton se prétendait le Fils du dieu !

Mais elle ne voulait pas qu'une autre amusât l'Héritier et recommença de courir dans l'eau. Elle chancela. Une aveuglante lame rouge passa devant ses yeux.

— Continue, ordonna l'esclave.

Elle perdit l'équilibre et s'enfonça dans l'eau.

— Elle se noie, informa l'esclave.

— Repêche-la.

La soulevant sous les épaules et les genoux, le Hittite la porta dans le pavillon. Akhénaton observait le corps inerte, les bras et les jambes qui se balançaient au rythme de la marche du géant. Le Hittite posa Néfertiti sur un lit enveloppé de voiles dont les montants d'or s'achevaient par des têtes de lion.

Néfertiti ressemblait à une algue, arrachée à son milieu naturel.

IX

— **C**'EST TOI, LA GAZELLE, murmura Akhénaton. Et le dieu soleil te dispute à moi ! Mais quel soleil ? Quel dieu s'est emparé de toi ?

Il lui souleva le poignet entre deux doigts et le laissa retomber :

— Tu n'as pas été enlevée par Osiris dans le Royaume des Morts, tu respirez encore. Tu n'es certainement pas auprès de Rê ni en compagnie d'Amon-le-Caché, coiffé de son mortier surmonté de deux plumes interminables ; puisque tu n'es pas reine, il ne prendrait pas la peine de t'aimer. Alors, où es-tu ? Avec quelle divinité ? Tu es dans les bras d'Aton ! C'est lui qui t'a prise. Il a ravi ton double immatériel et ta gentille âme intime et secrète parce que je tardais à te faire appeler. Et me voilà rival d'un dieu ! Mais s'il a emporté tes petites âmes, la matière dont tu es pétrie m'appartient !

Les esclaves attendaient l'injonction de réveiller l'évanouie. Non seulement elle ne vint pas, mais Akhénaton renvoya l'un d'eux qui se préparait à l'éventer.

Penché au-dessus d'elle, il grimaça un sourire, effleura prudemment les lèvres mi-closes et souffla son haleine avinée sur le visage immobile.

Il gloussa, lécha les coquillages des paupières. Il poussa la pointe de la langue dans l'orifice des narines. Elle ne put y pénétrer mais s'enfonça dans la conque des oreilles à petits coups rapides et dans la bouche, s'insinuant entre les pétales pourpres des lèvres.

Néfertiti ne se réveillait pas.

Akhénaton lui saisit les chevilles et écarta ses jambes.

Chacun savait ce que la reine Tiyi espérait.

La scène lui fut rapportée par Aÿ, général et courtisan, avec de nombreux embellissements. Il décrivit Akhénaton comme l'égal du jeune dieu Horus, ce qui était exagéré, et comme un nouvel Amon, ce qui était extravagant, même aux yeux de la Grande Épouse. Pour finir, oubliant que Tiyi en savait autant que lui, il lui cita le texte gravé sur la colonnade nord du *Djéser-Djéserou*, le Sublime des Sublimes¹, qui racontait les amours de la reine Hatchepsout et du dieu.

— Sitôt que le dieu s'approcha d'elle, déclama Aÿ avec emphase, son cœur brûla. Après qu'il l'eut étroitement approchée, elle s'extasia, contemplant sa virilité et l'amour pénétra dans son corps. Il fit tout ce qu'il désirait avec elle, lui donna toute jouissance, l'embrassa...

Tiyi grimaça :

— Je te dispense de réciter la suite ! J'ai souvent médité moi-même ces inscriptions !

Aÿ se mordit la langue. Il avait commis une imprudence en évoquant les amours d'Hatchepsout et d'Amon devant celle que le dieu avait jugée indigne de sa semence. Pendant qu'il cherchait comment rattraper sa maladresse, Tiyi évaluait la duplicité du Généralissime.

1. Connu aujourd'hui sous son nom arabe, Deir el-Bahari.

Appartenant à une famille de scribes, lettré et savant, Aÿ avait gravi les échelons de la hiérarchie militaire. Il commandait trois mille chars qu'il espérait conduire au combat. Avide de gloire et d'honneurs, écouté par Pharaon, il avait veillé sur l'éducation des enfants royaux et s'était efforcé d'inculquer quelques talents guerriers à l'Héritier. Comme une abeille affairée sur un pistil, il tournait maintenant autour de la nourrice de Néfertiti, l'ambitieuse Ti.

Son intérêt était de soutenir Néfertiti.

Tiyi sourit.

Même s'il convenait d'en rabattre sur sa description enthousiaste des exploits amoureux de son fils, il n'en restait pas moins qu'Akhénaton manifestait de l'attention à une femme pour la première fois.

La « femme » avait dix ans et n'était pas nubile.

X

A KHÉNATON VISITA NÉFERTITI, l'observant d'un œil de rapace.
La vue des brûlures marquant la peau lumineuse provoquait chez lui de petits couinements satisfaits :

— Si belle et défigurée...

Il se mordait la lèvre avec une avidité qu'on ne lui connaissait pas, touchait les chairs enflées, l'air appliqué, comme pour s'assurer que cette malade au front brûlant était bien la créature radieuse qui dansait dans l'eau, digne d'être représentée par les plus grands sculpteurs.

— Tu es plus rouge que la boue des berges et les dattes qui suintent et perdent leur jus.

Il promenait sa langue sur elle, appuyait la pointe sur les cloques, pour les faire éclater.

Il fallut la panser, couvrir ses épaules et ses bras d'onguents et de bandages.

Il eut un petit ricanement :

— Te voilà ficelée comme une momie !

Elle bourdonnait de fièvre.

Il souleva les compresses, faisant jaillir des larmes cuisantes dans les yeux de Néfertiti.

Lorsque le médecin enleva les pansements, la peau neuve était écarlate et luisante.

Néfertiti étouffa un sanglot.

Les petites reines lui prédirent des séquelles indélébiles.

Mais c'était chez elle que l'Héritier des Deux-Terres se rendait, examinant cette peau tachetée de pourpre.

— Laide, mais tu blanchiras. Alors, chuchota-t-il d'une voix tendre en lui léchant les lèvres, je te ferai à nouveau rôtir, en pleine chaleur. À l'époque de la crue, je t'exposerai, nue, au dieu du zénith. Je te promènerai sur la barque royale dans l'intense réverbération. Même tes yeux saigneront. Toute ta vie, tu en conserveras les paupières enflées d'une paysanne. Les cicatrices cuiront dans ta chair et ne s'effaceront plus.

Il s'alourdissait sur elle.

Révoltée, elle le repoussa :

— Non ! gronda-t-elle.

Stupéfait de cette audace, il la fixa comme un serpent hypnotise sa victime.

— Tu seras rissolée comme une galette, noire comme ma mère, hideuse comme moi !

Elle répéta :

— Non !

Il saisit son couteau et lui empoigna le bras violemment.

— Puisque tu te conduis en ennemie, je vais te trancher la main comme à un adversaire tué sur le champ de bataille !

Elle ne se débattit pas.

— Fais-le, enragea-t-elle les dents serrées, et la future Grande Épouse royale sera manchote. Puisque j'ai capturé l'œil de l'Héritier !

Il laissa tomber le couteau et la jeta à terre, frottant un pied sur son visage. Elle lui saisit la cheville, lécha les orteils, les interstices, la plante. Mais aucune humiliation n'effaçait ce

Néfertiti

qu'elle lui avait annoncé : il la choisirait pour Grande Épouse royale, comme son père avait choisi Tiyi.

Il la secoua, éprouvant pour elle un redoublement de rage et de fascination :

— Je te ferai semblable à moi, hideuse et grimaçante, puisqu'on ne peut pas obtenir le contraire et, d'un laid, faire un beau.

XI

LE LENDEMAIN, IL LUI FIT parvenir un cadeau ; et, ensuite, elle en reçut un chaque jour. C'étaient les présents qu'on offre à une enfant, à une femme, à un ami.

Une fois, Moutnedjenet rendit visite à sa sœur et les vit. La cupidité l'envahit. Néfertiti lui donna des bijoux qu'elle tenait de leur mère. Moutnedjenet préférait ceux offerts par l'Héritier. Néfertiti refusa de s'en séparer :

— Rien qu'un, insista Moutnedjenet.

— Non.

— Tu les gardes pour toi parce qu'ils sont plus beaux.

— Non. Parce qu'il les choisit pour moi !

— C'est ce que tu t'imagines. Il charge sûrement son secrétaire de la corvée !

— Et si je te disais que c'est un plaisir, pour l'Héritier des Deux-Terres, de choisir un bracelet pour moi ? Maintenant, prends ce que je te donne, et laisse-moi.

Toute sa vie, Néfertiti ne cessa de combler sa sœur sans jamais conquérir son affection.

Akhénaton fit réaliser des poupées représentant les habitants des Neuf Arcs, tous les pays du monde. Il en fit forger une en fer, métal rare et mal adapté à cet usage. Elle rouilla. Néfertiti refusa de la jeter. Certaines figurines avaient des cheveux véritables. Celles qui représentaient les Égyptiens étaient en or. Les habitants des pays soumis, en argent ; les autres, en céramique, en terre cuite et en tissu. Néfertiti les rangea par catégories, écarta celles du dernier groupe et déclara, les yeux brillants, en désignant les autres :

— Voici les peuples qui te seront soumis.

Elle riait, lorsqu'elle évoquait la future puissance d'Akhénaton.

Lui, c'était lorsqu'il admirait le visage, plus parfait que ceux des reines idéalisées par les sculpteurs, et la peau, plus blanche que la peinture dont on recouvrait les statues des épouses de dignitaires qu'on voulait flatter.

Il lui envoya des fleurs rares, des fruits exotiques, des robes, des perruques, des bijoux, du mobilier.

Il lui offrit deux chevaux blancs, si vifs et nobles, à la robe si soyeuse qu'on n'en avait jamais vu de pareils. De leurs naseaux roses et tendres à la pointe de leurs sabots, ils frétilaient d'allégresse, leurs crinières se gonflaient, leurs yeux brillaient lorsqu'ils léchaient les mains de Néfertiti.

— Ils te ressemblent, assura Akhénaton. Ils sont insouciantes et joyeux comme toi.

Il lui fit parvenir des papyrus par des scribes et des prêtres chargés de lui en expliquer le contenu. Ensuite, il venait lui-même la questionner. Il ne se lassait pas de la faire instruire.

— Je veux que tu connaisses l'histoire de notre religion dans les moindres détails. Sais-tu pourquoi ?

La première fois qu'il lui posa cette question, elle avoua ignorer la réponse. Il la posa à nouveau, toujours dans les mêmes termes.

Un jour, elle répondit :

L'heure bleue

— Je sais pourquoi ! C'est parce que tu veux la détruire.

Elle avait parlé presque au hasard.

Il lui mit la main sur la bouche.

— Tais-toi ! Tu es trop intelligente ! Je t'interdis de m'adresser la parole ! Va, va jouer à la poupée !...

Il lui donna une bourrade.

— Pour détruire, ajouta-t-il en la retenant par le bras, violemment, au risque de le démettre, et en plongeant ses yeux dans les siens, il y en a un qui s'y connaît, Mahou, le Chef de la Police, l'homme des basses besognes de ma mère !

Il ne lui avait jamais parlé de moi jusqu'alors et ne prononça plus mon nom, qu'elle n'oublia pas.

XII

DEPUIS QUE NÉFERTITI avait découvert son secret, Akhénaton lui parlait davantage. Il cherchait l'explication de la création du monde :

— À Héliopolis, dit-il, Memphis, Hermopolis, les prêtres enseignent différentes cosmogonies. Comprends-tu ce que je veux dire ?

— Tu affirmes qu'il existe des versions contradictoires sur les origines du monde.

— Tu vas plus loin que moi, sourit-il, comblé par la vivacité d'une intelligence qui le devinait à demi-mot. Je me serais contenté d'évoquer des récits divergents.

— Avant la création, a-t-elle récité, régnait le chaos. C'est alors que le lotus sacré naquit sur le tertre du Grand Étang d'Hermopolis.

Il a ri :

— Il existe une variante !

— Je ne la connais pas.

— L'œuf cosmique aurait donné naissance au soleil, le « Grand jargonneur ». C'est lui qui aurait rompu le silence d'avant la création.

— Magnifique ! s'écria-t-elle, sincèrement ravie. C'est la parole qui crée la vie !

— Le pouvoir de nommer, dit-il en l'attirant près de lui, c'est le pouvoir tout court ! Pourquoi crois-tu que les dieux ne révèlent pas leurs noms ? Pour nous empêcher de les égaler et de prendre leur place !

— C'est une révélation ! répondit-elle suffoquée. Mais ton père est un dieu, et tu es initié à la sagesse d'Amon-le-Caché. Ne dit-on pas aussi que les âmes des Pharaons rejoignent les divinités, après leur mort, et brillent dans les étoiles pour l'éternité ?

Il la prit sur ses genoux et raconta, à voix basse :

— Il était une fois le soleil, Rê, le premier de nos dieux. C'était un vieillard gâteux sur les chemins...

— Tu m'épouvantes.

— ... dont les os, en s'usant, devenaient d'argent, les membres, d'or, et les cheveux, de lapis-lazuli. Connais-tu la légende de « l'Œil du Soleil » ?

— Qui ne la connaît ? répondit-elle, en jouant avec les longs doigts osseux de l'Héritier. Le dernier de tes paysans, travaillant sans repos, de ses mains, dans la boue, et n'ayant qu'une barque de roseaux pas même calfatée pour se mouvoir pendant la crue, a entendu parler de ce grand mythe.

— Rê-le-Soleil a été irrité par les hommes, leur sottise et leur méchanceté. Connais-tu une espèce plus vile que la nôtre ?

Elle voulut protester ; il la bâillonna, lui couvrit le cou de baisers et poursuivit :

— Rê a envoyé son Œil vengeur sous la forme de sa fille Hathor qui se changea en une lionne féroce.

Akhénaton rugit en roulant de gros yeux pour amuser Néfer-titi, qui feignit d'avoir peur.

— La lionne Hathor fit un carnage et, alors qu'elle allait nous dévorer tous, Rê — on se demande pourquoi — désira conserver quelques hommes. Il convoqua le Grand Conseil des divinités, aussi ennuyeux que celui de mon père. Le Conseil délibéra et

Néfertiti

résolument d'enivrer le fauve assoiffé de sang pour mettre un terme à l'hécatombe.

Frissonnant par jeu, Néfertiti noua les bras au cou de l'Héritier.

— Et c'est Hathor, dit-il en soulevant les mèches qui retombèrent sur ses bras, cette lionne sanguinaire, que nous adorons comme la déesse de l'amour, la priant d'accorder « un foyer à la vierge et un époux à la veuve » ! Faut-il que nous soyons bêtes !

— Hathor ne nous dévore plus ! protesta Néfertiti, en se lovant sur la poitrine de l'Héritier. Lionne, vache dorée, chatte protectrice du foyer, elle est la souveraine des étoiles et du plaisir, la déesse du ciel. Mère et fille du soleil, jour et nuit, clarté et ténèbres, feu dévorant et douceur ineffable, épouse, mère, amante, elle est la reine, la Pharaonne...

— Et pour désennuyer le vieux Rê, son père, cette admirable divinité n'a pas hésité à se dénuder devant lui ! Sans compter que, sous le nom de « la Dame du Sycomore du Sud », elle règne aussi sur le domaine des Morts. Es-tu sûre de l'aimer ?

Sur le chemin dangereux où il la poussait, Néfertiti n'était pas décidée à rester en arrière. N'importe quelle petite fille de son âge aurait été troublée par ces discours, pas elle, la favorite, qui riait avec l'Héritier de nos dieux, et plus tard les a piétinés, traités d'idoles et détruits.

XIII

LORSQU'IL EUT FAIT ENTENDRE des notes discordantes à cette oreille musicienne, qu'il l'eut habituée à mépriser les divinités ancestrales, Akhénaton ridiculisa nos mythes fondateurs.

— Que sais-tu de nos plus grands dieux, demanda-t-il doucement, de la triade sacrée, Isis, Osiris et Horus ?

Flairant le piège, elle répondit d'une voix réticente :

— Isis, désespérée parce que Seth avait découpé son époux Osiris en quatorze morceaux, lui a rendu la vie, a-t-elle déclaré de sa voix chantante d'enfant.

Il a raillé gentiment :

— C'est tout ce qu'on t'a appris ?

— Isis a été la plus grande magicienne et la première embaumeuse. Elle a ressuscité Osiris par amour, et a enfanté un fils, Horus !

— Et ce récit expurgé enflamme tes joues pâles et ton cou ? Je vais faire brûler cette peau délicate de bien d'autres feux avec ce que je me propose de t'apprendre.

— Je t'écoute, dit-elle, s'installant en face de lui, les mains sur les genoux, dans l'attitude studieuse qu'on lui avait enseignée à l'école.

Dans ses yeux grands ouverts comme des nénuphars, brillait un éclat inquiet, à l'idée que l'on pût contester les plus resplendissants de nos dieux.

— Viens d'abord près de moi, fut la réponse d'Akhénaton qui lui tendit les bras.

Mais son sourire était aussi encourageant que celui du dieu des Enfers au moment où les plateaux de la balance doivent s'équilibrer entre le cœur du défunt et la plume de Maât.

Lorsqu'il l'eut attirée entre ses genoux, il chuchota :

— Sais-tu qu'Isis, Osiris et Seth étaient frères et sœur ? Isis avait épousé Osiris. Son cher frère et époux s'est empressé de la tromper avec une autre de leurs sœurs : Nephtys, femme de Seth, le Stérile. Comprends-tu maintenant pourquoi Seth a découpé son frère en morceaux ? Il avait de bonnes raisons d'être jaloux. Mais quelle sentence prononceraient nos juges si un Égyptien d'aujourd'hui dépeçait son frère ? N'est-ce pas horrible que nos dieux se comportent comme les pires des hommes ? Comment pouvons-nous les aimer ?... et croire qu'ils sont des dieux ?

Elle essaya de lui échapper, mais il serra les cuisses et la retenait.

— La suite est pire encore. Écoute-moi, même si tu la connais déjà. L'enfant de l'adultère naquit avec une tête de chacal. C'est Anubis, le seigneur du Royaume des Morts. Mais Isis aussi a donné un fils à Osiris, le jeune Horus qui fut élevé dans la haine de son oncle, meurtrier de son père. Lorsqu'il fut assez grand et fort, Horus défia Seth. Le combat fut féroce. Seth fut émasculé, Horus eut les yeux arrachés. Chacun se déclara vainqueur. Il ne fallut pas moins que le Grand Conseil des dieux pour les départager. Ils donnèrent la victoire à Horus, qui enchaîna son prisonnier. La nuit venue, quelqu'un délivra le captif ! Sais-tu qui commit cet acte abominable qui rendait

inutiles les souffrances du combat et allait à l'encontre de la décision des dieux ?

Néfertiti avait écouté avec une impassibilité de statue, baissant les yeux ou battant des paupières pour se dérober à ses regards. Mais lorsqu'elle comprit ce qu'insinuait Akhénaton, elle, qui aimait Isis de toutes ses forces, refusa d'en entendre davantage et se dégagea brusquement.

Comme elle s'échappait dans le jardin, il lança, pour l'arrêter :
— Tu perds le meilleur, si tu t'enfuis maintenant !

Elle s'immobilisa sans revenir vers lui et c'est à son dos qu'il fut contraint de s'adresser, ayant forcé son attention par des paroles aussi cruelles que l'arme des chasseurs qui traquent le canard sauvage dans les marais :

— Horus avait combattu son oncle par amour pour sa mère. Il lui a coupé la tête lorsqu'il a découvert qu'elle avait tranché les liens du prisonnier. Devant ce crime effroyable d'un fils décapitant sa mère, le dieu Thot au bec d'ibis, saisi de pitié, a remplacé la tête d'Isis par celle d'une vache, qui se trouvait là. C'est elle, la déesse perfide que tu pries, peut-être avec ardeur.

Akhénaton chantonna :

— *« La Déesse aux yeux multiples,
L'honneur du sexe féminin...
L'Amante qui fait régner la douceur dans les assemblées,
L'Ennemie de la haine,
Qui règne sur le Sublime et l'Infini,
Qui triomphe des tyrans par ses conseils fidèles,
Qui seule a ramené son frère,
Qui a bien gouverné la barque,
Et qui lui a donné une sépulture digne de lui,
Qui veut que les femmes
Viennent à l'ancre avec les hommes... »*

Il eut un petit rire désolé :

— C'est à elle que tous sacrifient, et toi aussi.

— Oui, s'écria Néfertiti, s'empêchant de le regarder, parce qu'elle a inventé l'immortalité !

Elle avait légèrement tourné la tête. Il voyait, de trois quarts dos, la nuque envahie par les boucles soyeuses, la mâchoire, l'ossature de la joue et le renflement de l'arcade sourcilière.

— Peut-être, mais le « Livre des Respirations » ordonne d'en conserver le secret et interdit à quiconque, homme ou femme, de le divulguer. Seuls les initiés ont accès aux Grands Mystères d'Isis. Le secret de la vie éternelle est bien gardé !

Elle tendit la main vers un massif de fleurs, caressa une corolle turquoise, comme la perle qu'elle portait autour du cou quand elle était petite pour être protégée contre le mauvais œil.

— N'es-tu pas initié toi-même ?

Il ne répondit pas à sa question, mais continua :

— Hormis Osiris, as-tu entendu parler d'un ressuscité ? Jamais ! Mais tu peux admirer la manière dont les prêtres ont fait du dieu ressuscité celui de la résurrection. Pauvre Osiris ! Comme il doit s'ennuyer depuis qu'il juge les morts ! Je te parie qu'il troquerait l'éternité contre une bonne cruche de bière !

— L'immortalité n'est-elle pas le but que nous poursuivons tous, et tu affirmes...

— Songe que, depuis des millénaires, Osiris est contraint d'écouter les stupides justifications des morts qui se présentent devant son tribunal. Il faut bien, sinon où dénicherait-il de bonnes raisons pour leur refuser la vie qui ne finit jamais ?

— Il pourrait l'accorder à tous !

— Et le Royaume des Morts serait peuplé d'une multitude d'imbéciles, lâches et corrompus, comme ici ! Avoue que tu n'aimerais pas les fréquenter, quand tu seras là-bas ! Oh, ce n'est pas que nos dieux soient de meilleure compagnie, je te l'accorde volontiers ! Ils sont capables de tout et de n'importe quoi et, si une famille égyptienne se comportait ici-bas comme ils le font là-haut, ses membres seraient immédiatement traduits en justice et condamnés. Mais ils sont nos dieux !

Il poussa un soupir accablé. Néfertiti tourna le visage vers lui. Il n'y avait plus de raillerie en lui.

— Je suis vraiment désespéré, dit-il d'un ton sincère, parce qu'il m'est impossible de croire en ces dieux !

Il était si triste que Néfertiti revint vers lui. Elle lui caressa la joue du bout des doigts et lui prit les mains :

— Peut-être, mais à moi, il me faut un dieu !

— Un dieu, un seul ? demanda-t-il d'une voix dans laquelle vibrait l'espoir.

— Oui. Je veux adorer un dieu. Je ne sais pas lequel, puisque tu me dissuades de prier même Isis. Donne-moi un dieu à aimer et adorer, sans tête d'animal... qui serait partout, et qui...

Elle se tut, ne trouvant plus ses mots pour décrire le dieu qui lui était si nécessaire.

— Poursuis, je t'en prie !

— Je ne sais plus ce que j'allais dire...

Elle ferma les yeux pour échapper à l'effroi de ce qu'elle entrevoyait, la religion ancestrale détruite, une autre à inventer. Il lui caressa les paupières en lui ouvrant les bras. Elle vint contre lui et lui récita à l'oreille d'une voix tendre un passage des « Lamentations d'Isis et de Nephtys » :

— *« Je suis ta sœur que tu aimes,
Ne te sépare pas de moi, bel adolescent.
Viens à ma demeure,
Mon cœur aspire à te rejoindre
Et mes yeux te réclament.
Viens à celle qui t'aime tellement,
Viens auprès de ta sœur,
Viens auprès de ta femme,
Toi, dont le cœur a cessé de battre. »*

XIV

NÉFERTITI, QUI SE PRÊTAIT aux caprices d'Akhénaton, avait parfois l'impression qu'il cherchait à se substituer à elle, comme si un crabe entrait dans sa tête, et, pareil au crochet des embaumeurs, s'enfonçait dans son cerveau par la narine pour l'extraire.

Parfois arrogant et tyrannique, l'Héritier céda aussi à d'irrésistibles mouvements de passion.

Elle riait alors, elle était gaie, radieuse, heureuse, comblée.

Il jouait avec elle, l'habillait de robes droites, plissées, fendues, transparentes, nouait à sa taille des ceintures tissées, drapait sur elle des voiles d'or. Il la mettait nue et accrochait à son cou de lourds pectoraux d'or et de pierres aux couleurs éclatantes. Il couvrait ses bras de bijoux si pesants qu'elle pouvait à peine les bouger.

Pour l'amuser, elle essayait dix, quinze, vingt perruques.

Il convoquait le Grand Intendant de la Boîte à Cosmétiques et assistait aux métamorphoses de son visage d'enfant.

Il la nourrissait de ses mains, lui tendait les meilleurs morceaux, la suivait dans la salle de lustration, la lavait et l'essuyait.

Parfois, il ne la touchait pas.

D'autres fois, il la faisait réveiller en pleine nuit.

Un jour, l'ayant arrachée au sommeil, il caressa sa poitrine plate. Elle dormait à moitié, et crut entendre :

— Quand tu auras des seins, je les ferai trancher !

Elle le revit, le couteau à la main.

Elle balbutia :

— Non ! Je serai plus belle encore !

Elle ne sut jamais si elle avait rêvé.

Avant ses visites, Néfertiti ne pouvait pas prévoir s'il voudrait qu'elle soit son jouet, sa favorite ou son élève. Elle se tenait prête à lui donner ce qu'il voulait, sans réticence ni crainte. Mais elle avait beau se livrer à lui, il percevait en elle une part de liberté qui échappait à son emprise, et il cherchait comment s'emparer d'elle plus complètement.

Il fit faire un masque de panthère sur le modèle de ceux que portaient les prêtres d'Amon lorsqu'ils représentaient les dieux pendant les fêtes.

— Je sais que tu es un animal, dit-il. Seules les bêtes possèdent une pareille splendeur.

Il la sentit inquiète, sous son masque. Jouissant de son trouble, il la mena en laisse.

Une fois, il la transforma en statue d'or.

— Te voilà comme Amon-le-Caché avant les grandes processions. Il ne te manque que la barbe postiche, dit-il, pour faire une idole.

Elle rit anxieusement :

— Je suis Hathor-la-Dorée !...

Elle voulut se débarrasser de la couronne et du manteau, mais il lui frappa les doigts, la fit grimper sur un siège d'ivoire, alluma devant elle des cassolettes d'encens, et, lui ordonnant de rester immobile comme le dieu sur son socle, il se prosterna.

Néfertiti

Cette fois, elle eut peur de voir à ses pieds le Fils du dieu. Lorsque les larmes coulèrent sur les joues de l'idole de chair, il la souleva de son socle, arracha couronne et manteau dont elle ne voulait pas, la consola avec des baisers tendres et ardents.

Elle l'entraîna dans les jardins, lui apprit à respirer les fleurs, à nager au milieu des poissons d'argent qui glissaient sous eux, à naviguer sur les pièces d'eau artificielles pendant que les esclaves les éventaient. Elle lui montra la gazelle, capturée dans le désert, qu'elle avait élevée.

Au bout de quelques semaines, il devint triste.

Néfertiti ne devina pas la cause de ce brusque changement. Il n'y en avait pas d'autre qu'un caractère sombre et hargneux cherchant un prétexte pour échapper au bonheur et accabler Néfertiti.

Bientôt, Akhénaton eut un autre sujet d'angoisse. Néfertiti se formait.

XV

IL LUI REPROCHA LE TEMPS qu'il perdait en sa compagnie.

— Tu me détournes de l'étude.

— Depuis plus de vingt ans que tu t'instruis, tu en sais plus long que les scribes et les savants. Tu mérites le titre de *Ma-Khrout, Vrai-de-Voix*, réservé aux plus sages des prêtres d'Amon-le-Caché. Tu es initié aux connaissances et aux secrets, mais tu oublies d'introduire la vie dans ta science !

— Tu m'éloignes des dieux, tu m'écartes de leur service !

— Parce que je sais, avant toi, ce que tu refuses de t'avouer.

— J'écoute ta sagesse ! J'attends de ta bouche une sentence digne de toi !

— Tu te moques de moi, parce que j'ai dix ans.

— Onze bientôt, mais parle ! Ma mère te trouve muette.

— Je ne le suis pas avec toi.

— Explique-toi.

— Aux côtés de tes parents divins, tu te conduis en Héritier pieux et respectueux d'Amon, mais tu méprises son clergé et...

Il ricana :

— Mes parents divins ne l'estiment pas non plus.

Néfertiti

— Mais ils aiment Amon, Thèbes et Karnak !

— Et c'est par amour pour Thèbes et Karnak qu'ils ont déménagé et se sont installés à Malqatta ?

Elle réprima un frisson trouble au souvenir de la menace d'être livrée aux ouvriers du chantier ; et, couchée en rond sur les pieds d'Akhénaton, elle lui répondit :

— De Malqatta, il suffit de franchir le Nil pour revenir ! Toi, tu ne te contenteras pas de traverser le fleuve...

De l'ongle de son orteil peint en bleu, il lui griffa le ventre. Essayant d'échapper à la douleur, elle poursuivit :

— Assisteras-tu aux cérémonies religieuses, aux pèlerinages, aux processions et prieras-tu encore Amon, lorsque tu seras Pharaon ?

— D'où connais-tu mes pensées ? hurla-t-il, furieux.

— Même si tu ne me les confiais pas, je les lirais dans les regards que tu dérobes, le pli amer de ta bouche, et dans tes yeux fous à la recherche du dieu unique.

Il la saisit à la gorge.

— Démon ! cria-t-il d'une voix aiguë.

— Tu as cessé de croire aux dieux !

— Sorcière ! trépigna-t-il. Tu me pousses au sacrilège !

Elle crut qu'il allait l'étrangler. Elle était si légère qu'il la souleva sans peine, la jeta sur le lit comme pour lui disloquer les os et s'en alla d'une démarche saccadée.

Il choisit d'autres favorites.

Mais, comme si elle était destinée à devenir Grande Épouse royale ainsi qu'elle le lui avait déclaré, Néfertiti utilisa sa solitude pour se préparer davantage à tenir le rôle de celle qu'elle voulait devenir.

XVI

DEVANT AKHÉNATON, ELLE M'A TRAITÉ, moi, le plus grand policier de l'Égypte et l'un des hommes les plus puissants, de « mangeur de viande crue ».

Elle ne m'a plus adressé la parole depuis notre première entrevue. Mais, pendant sa disgrâce, elle s'ennuya et chercha à tirer de moi ce qui pourrait lui être utile lorsque Akhénaton reviendrait.

J'ai pris un indicible plaisir à me substituer à l'Héritier dans le rôle d'initiateur. Poursuivant ce qu'il avait commencé, je lui ai révélé des pensées tout aussi dévastatrices.

Elle a tressailli lorsque je lui ai annoncé qu'Isis était une voleuse.

— En extorquant le nom de son père, Rê, le soleil, Isis lui a dérobé son pouvoir. L'ignorais-tu ? Que t'apprennent donc les prêtres d'Akhénaton ? Comment ont-ils tourné leur récit pour t'empêcher d'admettre la véritable nature d'Isis ?

Des propos qu'elle savourait dans la bouche d'Akhénaton l'indignaient dans la mienne. Pour la retenir, au risque de lui découvrir que j'étais informé de ses conversations, j'ai abordé un sujet dont Akhénaton lui avait parlé.

— Sais-tu pourquoi les dieux cachent leur nom ?

Elle a hésité et m'a scruté. Le soupçon naissait en elle. Elle se demandait si l'un de ses proches la trahissait et lequel ; d'un autre côté, elle ne pouvait être sûre de rien car le sujet était rebattu et je restais impassible sous son examen.

Finalement, elle a répondu :

— Pour empêcher les hommes de leur nuire. Akhénaton me l'a dit. Je n'ignore pas la puissance des mots. Je sais que les inscriptions sur les tombes demandent au passant de prononcer le nom des morts pour prolonger leur existence.

— Inversement, la punition la plus radicale consiste à « détruire » le nom des condamnés. Plus de nom, plus d'éternité !

Elle a baissé les yeux, pour m'empêcher de lire en elle.

— J'oubliais que tu es policier. Tu t'y connais en châtiments !

Sa bouche, au modelé divin, se gorgeait de mépris ; son regard dédaigneux, caché par les paupières lourdes comme la vague immense de la crue qui recouvre la plaine, m'évitait.

D'une voix insinuante, j'ai ajouté :

— Seuls les Grands Prêtres qui accèdent aux plus hautes charges apprennent les noms des dieux qui cachent leurs noms. Pharaon, le premier d'entre eux, est initié aux secrets.

Ses cils ont projeté une ombre sur ses joues rosées :

— Tu prétends les avoir percés ?

— Mon métier consiste à tout savoir. Y compris ce que manigancent les prêtres.

— Mais que sais-tu des désirs d'un Pharaon ?

Soudain, je ne savais plus à qui je m'adressais, ni qui elle était. Une enfant, une favorite, une femme en disgrâce, rejetée après avoir été prise, dont l'avenir était incertain ? Elle semblait n'avoir peur de rien, ne redouter personne. On racontait qu'Akhénaton avait failli la noyer, qu'elle lui avait tenu des propos impies, à lui qui était très religieux.

Elle ouvrait des yeux candides.

J'ai su, à ce moment, au reflux d'amour et de haine qui envahissait mon cœur et bouillonnait dans mes entrailles, souffrant

comme un vif hurlerait plongé dans le natron destiné aux momies, qu'il me faudrait, avant de la vaincre, attendre que son cœur ait été pesé sur la balance du Jugement, et que je ne la posséderais qu'en la détruisant.

J'avais beau connaître ses jeux sacrilèges avec Akhénaton, je pensais que tous les deux y renonceraient. Comment aurais-je imaginé qu'elle deviendrait l'instigatrice du renversement de notre religion, immuable depuis les commencements ?

Elle a eu le dernier mot.

— J'en sais long sur toi ! On dit que tu tortures les prisonniers, que tu pries les dieux les plus répugnants et que tu festoies de substances dégoûtantes !

Comment l'avait-elle appris ? Il est vrai que j'adressais mes prières à des dieux dont les pouvoirs étaient si redoutables que les autres craignaient leurs œuvres.

— Les secrets de l'univers sont là, ai-je répondu froidement. Penses-tu que le fils d'une prostituée soit parvenu au poste que j'occupe en manquant d'audace ?... Rassure-toi, ma mère n'était pas prostituée, mais je te l'ai dit et tu l'as cru. Elle était servante. Pour le reste, c'est vrai, j'ai invoqué des divinités ignobles.

— Tu bois le vin d'une vigne arrosée par le sang des condamnés ! Le gardien fait dévorer les coupables par un lion, et la terre engraisée de cet humus monstrueux produit un raisin dont tu te régales.

De quel ton elle me traitait de buveur de sang, ce que j'étais évidemment – et qui me déplaisait soudain pour la première fois. Le désarroi me brûlait le ventre. J'aurais voulu être un autre, qui aurait joui de son approbation. Or, elle n'a cessé de me mépriser, même lorsque Akhénaton devenu Pharaon, reconnaissant les services rendus, me remettait des colliers d'or et des gants en peau rouge devant la foule des dignitaires.

En attendant, j'étais percé à jour par une enfant.

Pourtant, je les trompais tous, même Tiyi ! Je passais pour honnête, insensible à la corruption, efficace et rigoureux dans

Néfertiti

l'exécution des tâches, pas toujours nettement définies, qui m'étaient confiées, fidèle en amitié, dévoué à la famille royale.

Mais Néfertiti savait que j'étais prêt non seulement à trahir quiconque pour un prix donné mais à me vendre moi-même. Derrière l'élégance de mes manières, elle devinait mes pensées ignobles et mes actes abjects. Je lui répugnais.

Alors, en ma présence, comme à l'époque où la crue fait remonter la vase puante du fond, elle fronçait ses délicates narines en respirant les remugles de mon âme infecte. Comment aurais-je pu le lui pardonner ?

J'ai passé des années interminables à ruminer mon amour et ma haine. Je ne l'ai plus approchée qu'à la fin de sa vie mais, pendant l'intervalle, elle a constamment été au centre de la toile d'araignée que je tissais autour d'elle.

XVII

SANS ELLE, AKHÉNATON s'ennuyait. Elle n'avait pas peur de lui, elle comprenait qu'il fallait détruire les idoles, et avait osé lui réclamer un dieu unique. Les autres, lorsqu'il insinuait qu'Amon n'était qu'une statue d'or, poussaient de petits cris épouvantés, croyant qu'il voulait les éprouver, lui, le petit-fils d'Amon dont la grand-mère avait été solennellement unie au dieu.

Avant de rejeter notre religion, il interrogea inlassablement prêtres, scribes et savants dans l'espoir de trouver une réponse aux questions qu'il se posait et une preuve de l'existence des dieux.

Mais sa conviction que le monde des idoles était déjà mort ne cessait de grandir. Elle se doublait de la certitude que seule Néfertiti était capable de construire avec lui un univers de vérité. Pourtant, il n'avait pas l'intention de lui pardonner une audace qu'il avait lui-même provoquée.

Il retourna au harem.

En s'approchant de la demeure où Néfertiti l'attendait, il ralentit, s'éloigna en gloussant, et choisit une maison voisine pour banqueter. La nuit entière, elle l'entendit rire et festoyer. Les chants, les applaudissements qui suivaient les divertissements donnés par des danseuses, des acrobates, et les accords que des nains, venus de Babylone, tiraient d'instruments aux sonorités exotiques, retentirent bruyamment. Chacun, pour plaire au maître, prenait à cœur de faire le plus grand tapage possible.

Ces festivités se reproduisirent souvent.

Un soir, Néfertiti se fit informer heure par heure du déroulement du dîner princier. Elle attendit le service des viandes, et qu'Akhénaton fût repu. Alors, elle commanda à ses musiciens de jouer de leurs tambourins, prit ses castagnettes d'ivoire et sauta sur une table, vêtue d'un pagne court, d'un bracelet de corail et d'une couronne de fleurs.

Dominant le concert de harpes, de flûtes et de cithares que lui offraient les favorites, le claquement allègre parvint à Akhénaton.

L'Héritier cessa de manger.

La fureur plissa ses paupières. Ses yeux scintillèrent : deux fentes luisant entre ses paupières étirées. Son nez s'allongea. Une Syrienne, à la peau cuivrée, détourna sa colère, lui racontant l'histoire d'un prince qui s'ennuyait dans son palais d'or...

Il feignit de l'écouter et ordonna à l'orchestre de dominer tambourins et castagnettes.

On courut chercher d'autres instrumentistes.

L'intrépide cadence continua de troubler un moment les arabesques de la harpe, les appels de la flûte et les tendres frémissements de la cithare. Lorsqu'on cessa de l'entendre, l'Héritier, loin de se montrer satisfait, quitta brusquement le banquet.

De sa démarche heurtée de grand échassier, il se dirigea vers la maison de Néfertiti, suivi par des porteurs de torches, des femmes et l'orchestre.

L'heure bleue

Les fenêtres et les portes étaient grandes ouvertes.

Néfertiti, presque nue, évoluait sur une table. Ses cheveux tournoyaient autour d'elle, de plus en plus vite, jusqu'à former une corolle horizontale, plus ondoyante que celle dessinée à sa taille par son petit pagne. Lorsque le rythme déchaîné eut atteint son paroxysme, elle ralentit, ses cheveux retombèrent sur ses épaules et son pagne sur ses hanches.

Alors, elle leva les bras et fit remuer son ventre.

L'Héritier frémissant de fureur songeait aux danseuses des quartiers chauds qui se produisaient, rive gauche, dans les maisons de la bière où le public s'enivrait chaque soir tandis que les marchands syriens cherchaient des acquéreurs pour leurs belles esclaves.

XVIII

A LA LUMIÈRE DES TORCHES, Néfertiti resplendissait. Elle jouait avec ses cheveux comme avec une fourrure. Sa peau, plus fine que la patine de l'albâtre, plus blanche que les pentes de calcaire des pyramides sous la lune, plus éclatante que le lait dans les jattes, attirait la lumière. Le corps ondulant, subtilement déhanché, basculait d'une jambe à l'autre. Les bras oscillaient comme une gerbe de papyrus sur le dos d'un porteur.

Les flammes des torches s'affolaient.

Le désir tordit les entrailles d'Akhénaton. Il serra les poings. Dans ses prunelles grondaient les tempêtes du dieu Seth, seigneur de la foudre et dieu du tonnerre.

Il ne prononça qu'un mot, d'une voix que la rage étranglait :
— *Khénémèt ! Prostituée !*

Les favorites pressées autour de lui, jusqu'alors rieuses, s'éloignèrent en silence, reculant vers les troncs ombreux des palmiers pour se fondre dans l'obscurité.

Néfertiti s'immobilisa, le geste des mains suspendu, la hanche droite décentrée vers lui.

Elle sauta à terre.

Les femmes, qui n'avaient pas encore reculé, s'éloignèrent en trébuchant, saisies par une délectable frayeur, espérant qu'il la mettrait à mort et qu'elles jouiraient de leur revanche sur celle qui n'avait pas pris la peine de les narguer, du temps qu'elle était favorite.

La nourrice gémissait.

Néfertiti se taisait.

Akhénaton entendit la vibrante supplication qu'elle ne formulait pas.

Elle se tenait à distance, et il eut l'impression qu'elle s'approchait et tendait le visage vers lui. L'illusion fut si forte qu'il crut sentir contre lui le tremblement du ventre et l'appel des cuisses entrouvertes.

De l'étang proche montaient de confuses rumeurs, clapotis, froissements de roseaux, coassements de grenouilles, miaulements de chattes en chaleur, et une odeur de vase tiède et de débris végétaux pourrissants.

Un vent torride remuait les flammes des torches et tranchait en deux le visage inquiet de l'Héritier. De son œil éclairé sourdait un regard féroce que la brève évocation amoureuse n'adoucit pas.

Comme une enfant qu'elle était, Néfertiti, impressionnée par ce faciès mauvais qui semblait tranché par une lame, se prosterna. Avec pareil retard, c'était une dérision.

Akhénaton avala sa salive. Sa bouche se tordit ; son nez interminable se plissa, déformant l'ossature tourmentée du visage.

— Tu recevras le fouet, dit-il d'une voix à la douceur terrifiante. Et, demain, tu te tiendras sur le seuil de ta maison.

XIX

NÉFERTITI NE PUT S'EMPÊCHER de crier.
Sa peau fut déchirée.
Le sang coula.

Les ordres étaient de ne pas l'abîmer.

Un coup malheureux lui zébra la joue, atteignant l'œil gauche, qui rougit.

Le bourreau eut les mains tranchées. On serra des bracelets de cuir à ses poignets tronqués, pour l'empêcher de se vider de son sang et, pourtant, la terre était rouge autour de lui.

Comme Ti se préparait à pousser des gémissements, Néfertiti lui mit deux doigts sur la bouche. Les larmes avaient séché sur ses joues et le sang sur son dos.

Le médecin Niamkhré, que Tiyi lui avait envoyé, prescrivit de la belladone, lava les plaies et baigna l'œil endolori. Dès que la douleur fut supportable, Néfertiti décida que la journée se déroulerait comme d'habitude.

Son précepteur vint donc l'instruire.

Informé de la punition, enclin à l'indulgence, il fut surpris de la trouver prête à travailler, refusant son apitoiement.

— Parle-moi d'Hatchepsout, demanda-t-elle, le regard rendu flou par les calmants.

Il s'empessa de la satisfaire, d'autant que nul n'ignorait l'admiration qu'éprouvait Tiya pour la bâtisseuse du Sublime des Sublimes, l'amante du dieu Amon. Il cita le texte gravé sur les obélisques que la grande souveraine avait fait ériger à Karnak :

— « Voilà que je m'assis dans mon palais et que je songeai à celui qui m'avait créée, Amon. Mon cœur m'induisit à faire pour lui deux obélisques en électrum... Alors, mon esprit s'agita, imaginant ce que diraient les hommes qui verraient ce monument après de nombreuses années et parleraient de ce que j'ai fait. »

Néfertiti n'avait pas prévu que les médicaments l'assoupiraient. Pour prouver qu'elle était attentive et bien réveillée, ce qui n'était pas le cas, elle questionna d'une voix endormie :

— Qu'est-ce que l'électrum ?

— Un mélange à majorité d'or, d'argent et de cuivre.

— Ainsi les obélisques ont été coulés dans le métal ?

— Non. Les caravanes n'ont pas rapporté assez d'or à temps.

— L'or, murmura Néfertiti, rêveuse et assoupie, la chair des dieux...

— Il en fallait une énorme quantité pour fournir 75 % du métal nécessaire. La reine était pressée, l'électrum ne servit qu'au revêtement. En sept mois, les obélisques furent extraits des carrières d'Assouan, transportés sur le Nil, recouverts d'électrum et dressés à Karnak où l'on fit une grande fête en leur honneur, le dernier jour du quatrième mois de la saison de l'Inondation.

La tête dodelinante, se forçant à garder les yeux ouverts, Néfertiti demanda encore :

— Dans l'inscription, la reine semblait se soucier d'un seul dieu.

Redoutant un sujet dangereux, le précepteur rentra sa tête au crâne lisse et aux gros yeux dans ses épaules, à la manière des tortues.

Néfertiti

En étouffant un bâillement, Néfertiti acheva de le mettre en déroute :

— Elle n'adorait donc pas les autres ?

Vaincue par le sommeil, elle n'attendit pas la réponse. Ses yeux se fermaient. Elle avoua qu'elle s'endormait.

— Je me coucherai à plat ventre, dit-elle. Il faut que je sois debout ce soir...

XX

E LLE PASSA UN SI LONG TEMPS à sa toilette que Ti l'appela derrière la porte de la salle de lustration.
— Prépare-moi un pagne de lin plissé, ordonna Néfertiti, barricadée.

Ce plissé était une fantaisie qu'elle prétendait mettre à la mode. Personne n'en portait. Il désavantageait les rondes.

— Pas de bijoux ! continua-t-elle derrière le battant qu'elle refusait d'ouvrir. Rien que le pagne.

Lorsqu'elle se montra enfin, Ti étouffa une plainte :

— Tu n'oseras pas te présenter ainsi ! Il va...

— J'obéis aux ordres !

Elle écarta Ti et alla devant sa maison, ainsi qu'Akhénaton l'avait exigé. Lorsqu'elle l'entendit approcher, elle se posta dans l'attitude inverse des représentations picturales : le visage de profil, mais de dos.

Elle n'avait pas chaussé de sandales.

Ses pieds nus semblaient sculptés. Ses longues jambes dépassaient du pagne court.

Le dos lacéré émergeait du lin immaculé.

Au-dessus de la nuque à la courbe émouvante, son crâne qu'elle avait rasé brillait comme celui des prêtres.

— Elle a détruit sa plus belle parure, lança Akhénaton, passant sans s'arrêter.

On ne le vit plus au harem.

Exclusivement occupé de théologie, il arpentait le palais, de sa démarche saccadée, en discutant avec les prêtres sur la multiplicité des dieux, leurs apparences animales, leurs métamorphoses, les images sous lesquelles on les figurait et les statues dans lesquelles on prétendait les héberger. Exaspérée par ces conversations qui occupaient tout Thèbes alors qu'elle se souciait de l'avenir de la dynastie, Tiyi tenta d'apaiser la colère de son fils contre Néfertiti.

— Réconcilie-toi avec elle, si tu veux monter sur le trône ! Il te faut une épouse et des enfants.

— Une épouse, Néfertiti ? C'est un jouet ! Et, maintenant, elle est chauve comme un caillou !

— Au moins ne risque-t-elle pas d'attraper des poux comme ta sœur qui passe son temps à se gratter mais refuse de sacrifier une mèche de ses précieux cheveux !

— Tu es une mère admirable et j'apprécie tes efforts, mais je ne veux plus voir cette créature qui m'inspire des pensées contraires à la piété que je dois à Amon.

Son œil rusé et sa bouche moqueuse proclamaient un mensonge qu'il ne se souciait pas de dissimuler.

Le jour où Tiyi apprit par la nourrice que Néfertiti était femme, elle informa son fils. Elle comptait sur les sentiments contradictoires que Néfertiti inspirait à l'Héritier pour obtenir une réconciliation. Et, en effet, ainsi que sa mère l'avait prévu, il courut au harem et exigea de voir le sang souiller les jambes de Néfertiti.

L'heure bleue

Le lendemain, il ne revint pas.
Ni le surlendemain.

Le troisième jour, il envoya sa Garde chercher Néfertiti pour l'épouser.

DEUXIÈME PARTIE

L'Avenue Royale

*Viens, déesse d'or, toi qui te nourris de chants,
Toi dont le cœur se rassasie de danses,
Toi que les jubilations font rayonner à l'heure du repos,
Et que les danses réjouissent pendant la nuit.*

Prière à Hathor

*Ô toi, ce dieu unique, dont il n'y a pas d'autre,
Solitaire en esprit tu façonnas la terre.*

Le Grand Hymne à Aton

I

TANT QU'AMENHOTEP III VÉCUT, et son règne a duré quarante ans, le jeune couple respecta les grandes fêtes d'Amon-le-Caché et participa aux cérémonies et aux pèlerinages qui ponctuaient notre vie.

Pharaon avait usé son énergie combative pour imposer son mariage. S'il avait caressé, un moment, le rêve de limiter la puissance d'Amon, il y avait renoncé. Il s'amollissait dans les plaisirs, abandonnait les charges du gouvernement à Tiyi, et permettait aux prêtres d'accroître leurs innombrables possessions, de prélever des impôts et de prédire la venue de la crue, comme toujours.

Plus intelligente que lui, Tiyi sentait venir les changements alors que tout Thèbes, à l'exemple de son fils, discutait théologie et mettait en question les idoles. Mais elle ménageait les susceptibilités du clergé, deuxième puissance du pays, après la Couronne.

Le jeune couple pratiquait presque ouvertement le sacrilège. Dans l'abandon amoureux, Néfertiti s'étirait voluptueusement,

bâillait, et murmurait, les yeux rieurs, en nouant les bras autour du cou d'Akhénaton :

- Les idoles m'ennuient.
- Je vais les supprimer !

J'ai compris le premier qu'ils étaient résolus à balayer nos dieux à têtes d'animaux, et qu'ils relégueraient Isis et Osiris, piliers de nos croyances dans la résurrection et la survie au Royaume des Morts. Jusqu'à présent, ils en avaient caressé l'idée, sans envisager ses conséquences. Ils le faisaient à présent.

- Il y aura des résistances, murmura Néfertiti.
- Nombreuses, répondit-il, l'enveloppant entre ses bras. Je les briserai !
- Dans le sang ?
- S'il le faut !

J'en savais assez. Une fois sur le trône, ils n'hésiteraient pas à détruire notre religion pour adorer leur dieu, Aton, une très ancienne divinité, l'une des manifestations de Rê-le-Soleil. Ils prétendaient, ce qui les arrangeait, qu'Aton avait désigné Néfertiti pour Akhénaton. Du choix de Tiyi, de sa volonté arrêtée, ils ne soufflaient mot.

Néfertiti savait que je les espionnais, que sa chère nourrice, le Surintendant de la Boîte à Cosmétiques, le Chef des Scribes, le Secrétaire particulier d'Akhénaton et plusieurs officiers me renseignaient ; mais si elle ne me craignait pas, elle ne pouvait pas non plus se débarrasser de moi et m'attaquer de front, personne ne le pouvait. Je connaissais trop de secrets qu'il n'aurait pas été bon d'étaler au grand jour et je disposais d'appuis jusque sur le trône.

Forcée de tolérer mes agissements, Néfertiti reconnaissait que j'empêchais ses ennemis de lui nuire, les écartant de son chemin, la préservant des jalousies et des haines mortelles qu'elle suscitait depuis qu'elle prenait une emprise toujours plus grande sur le cœur, les sens et l'esprit d'Akhénaton. À cette époque, d'ailleurs,

je la tenais : combien de temps aurait-elle duré, si j'avais révélé à Amenhotep qu'elle poussait son fils à abattre nos dieux ? Ainsi s'établit entre nous un accord tacite et durable qu'aucun de nous ne pouvait briser.

À cette cour, où rien ne se faisait en privé, où la famille royale était constamment en représentation, en dépit de la vigilance soupçonneuse de Tiyi et des incessants complots des femmes pour briser une connivence faite de sensualité, de curiosité et de plaisir, Néfertiti et Akhéaton trouvaient le moyen de s'isoler pour d'interminables tête-à-tête.

Néfertiti s'appliquait à découvrir les secrets des corps, sujet sur lequel les chuchotements du harem avaient aiguillonné son intérêt. Sa détermination était telle que, soutenue par une ambition démesurée, elle subit les souffrances que lui infligeait la virilité d'Akhéaton. Cramponnée à ses épaules, râlant d'une douleur qu'elle parvenait à lui faire prendre pour les plaintes exacerbées du plaisir, elle réveillait les appétits vite satisfaits de l'Héritier, résolue à lui donner un fils le plus vite possible.

Akhéaton voulait comprendre les mystères divins à travers l'extase charnelle.

J'ai cru d'abord qu'ils mêlaient le plaisir à la recherche de leur dieu. En réalité, ils utilisaient leurs débordements comme une voie d'accès à la divinité. Dans les bras de Néfertiti, Akhéaton parvenait à l'extase et croyait atteindre le soleil. Essoufflés, couverts de la sueur d'amour, ils essayaient d'éclairer leurs relations avec celui qu'ils avaient choisi pour dieu unique. Akhéaton revenait sans cesse sur leur première rencontre :

— Le soleil s'est levé derrière toi au moment où tu bondissais dans l'eau. Jaloux de mon désir pour toi, il s'est emparé de toi. Tu t'es évanouie au moment où il t'enlevait dans le ciel.

Soudée à lui, au bord du plaisir qui la fuyait, elle répondit :

— Non... Il m'a offerte à toi. J'étais portée par ses rayons comme par des bras. Il m'a donnée à toi.

Un jour où Akhénaton recommençait de la lécher en poussant de petits jappements, en la mordillant, elle feignit l'évanouissement pour lui procurer à nouveau le plaisir du premier jour. Ensuite, elle se glissa entre ses jambes et, les chairs meurtries, déchirées et brûlantes, entre deux râlements d'un bonheur qu'elle ne connaissait pas encore, murmura :

— Tu es le fils d'Aton. Il m'a choisie pour toi !

C'est ainsi que l'ayant incité à détruire notre antique religion, elle inventa la nouvelle. Au même moment, elle parvenait au plaisir, ayant subi et provoqué elle-même tant de viols effrayants, perpétrés sur son corps à peine sorti de l'enfance. Elle cria. Ce n'étaient plus les trilles auxquels elle l'avait habitué mais un appel étranglé venu de l'arrière-gorge.

Ils n'avaient pas encore franchi le dernier pas de l'hérésie, lorsque, dans le plaisir, elle affirma avec une sombre véhémence :

— Tu es dieu !

Plus tard, baignée, massée, enduite d'huiles parfumées, vêtue d'une tunique transparente, portant sur sa perruque bleue le bouquet de lotus des favorites royales, lui offrant les mandragores de l'amour, elle confirma les paroles arrachées par la passion amoureuse. Elle répéta doucement :

— Tu es dieu.

Elle le dit de nombreuses fois.

Tandis qu'il déversait sa semence en elle, elle jetait la sienne, faite de mots, dans l'esprit de l'Héritier.

À Thèbes, au cours de leurs premières étreintes, ensuite à Malqatta, ils complotèrent la ruine de tous nos dieux, au profit d'Aton-le-Globe, leur unique divinité.

II

L'EXULTATION DES SENS et celle de l'esprit inextricablement mêlées, ils se lancèrent dans une recherche effrénée de l'assouvissement.

Leur sang bouillait, fermentait, leur montait à la tête. De l'état de stupeur auquel ils parvinrent alors naquirent des médecines contre lesquelles je m'insurge.

La vérité suffit à les rendre tous les deux scélérats.

Ceux qui ont colporté qu'Akhénaton était impuissant, et qui ont persisté après qu'il eut engendré huit filles, sont d'imbéciles menteurs. Ceux qui ont prétendu qu'il était malade, à la vue des colosses érigés à la fin de sa vie, n'ont rien compris non plus.

Akhénaton aimait les femmes, et le prouva à plusieurs. Le peu de goût qu'il éprouvait pour elles dans sa jeunesse lui passa auprès de Néfertiti. L'ayant contrainte à se montrer à lui dans sa plus secrète féminité, ayant vu couler son sang et assisté à ce mystère, aussi inaccessible pour lui que le cycle de la lune ou la navigation nocturne du soleil, elle lui avait rendu familiers la femme et les dieux.

À cette époque, il ne pouvait se passer d'elle, qui allait au-devant de ses désirs avec une duplicité naïve à force d'être sans détour.

Ainsi, dès qu'elle comprit que ses évanouissements simulés ne le satisfaisaient plus, elle fit fabriquer des onguents susceptibles de la protéger des brûlures du soleil. Des dizaines de jeunes filles et jeunes femmes à la peau blanche furent exposées à mort pour essayer les produits destinés à la future reine.

Enfin, un jour où Akhénaton répétait avec une insondable nostalgie : « C'est le Globe qui t'a donnée à moi, prise et rendue », cédant au désir qu'il n'exprimait pas, elle s'élança, courut dans l'eau et souleva des gerbes autour d'elle.

À l'ombre du pavillon, doucement éventé par des esclaves noirs, nus dans la canicule, la passion qu'il avait éprouvée le premier jour l'assaillit à nouveau.

Dans l'eau, Néfertiti riait nerveusement.

Le Hittite, cette fois, l'informa que l'Héritier s'en remettait à elle pour choisir l'instant où il convenait de cesser le jeu. Elle lui lança un regard de feu. Le moment convenable serait celui où Aton la ferait tomber dans les vagues.

Son unique souci, en se réveillant, mouillée de la salive d'Akhénaton, fut de savoir si les baumes l'avaient protégée.

Rassurée, elle fit alors de son plein gré ce dont Akhénaton l'avait menacée.

Elle se livra au soleil sur le pont de la galère royale, nue sur des coussins d'or, dans l'effroyable réverbération de l'astre sur le Nil. Les tempes bourdonnantes, les mots du délire emplissant sa bouche desséchée, elle se laissa bercer par la cadence des rames qui trouaient l'eau bourbeuse.

Priant à côté d'elle, à l'abri d'un dais en plumes d'autruche, Akhénaton enthousiaste offrit Néfertiti à son dieu. Pour le remercier de la tenir de lui, il la sacrifiait à la fureur dévorante de ses rayons.

Tiyi se fâcha en apprenant ces excès.

L'Avenue Royale

Néfertiti continua de s'exposer jusqu'au moment où les médecins lui annoncèrent que désormais elle risquait aussi la vie de l'Héritier du trône.

Elle avait onze ans.

Elle s'empêcha de crier de joie.

III

LORSQUE NÉFERTITI LUI FIT SAVOIR qu'elle portait le futur Pharaon, pendant les neuf pleines lunes qui précédèrent la naissance, Akhénaton ne lui permit pas de se vêtir. Elle dut demeurer nue, comme les enfants. Il exigeait de tout connaître de ce corps dont il ne voyait pas la déformation mais la splendeur solaire.

Le ventre de Néfertiti devint pour lui l'image du soleil, d'Aton-le-Globe.

Il le voulut énorme.

Il la nourrissait lui-même, lui mettant dans la bouche des magrets rôtis sur des feux entretenus de main de maître, des cuisses d'oies grasses d'où s'égouttait le jus, des perdrix farcies et des cailles fourrées, des viandes d'animaux domestiques et des venaisons, taureaux sauvages et sangliers, des oignons verts, des aubergines, des fruits de lotus, du raisin, des melons, des pains et des pâtisseries de toute sorte, des figues, des grenades, du vin, de la bière épicée.

Elle se sentait pleine comme le Nil débordant de son lit.

Des spasmes aigres rendaient par sa bouche les morceaux qu'elle avait avalés sans les mâcher parce qu'Akhénaton les lui tendait dans une frénésie qu'elle ne pouvait contrarier sans provoquer sa colère.

Constamment, elle devait se laisser toucher, soupeser, évaluer.

Il palpait son ventre nu, y écrasait le visage, appuyant si fort qu'elle craignait que l'enfant ne jaillît entre ses cuisses prématurément. Il mettait les doigts partout sur elle, pressait ses seins douloureux, épiait sa démarche alourdie, son teint pâle, ses yeux battus. Il ne lui laissait aucun répit.

Elle avait le cœur au bord des lèvres, des nausées et des vomissements, qu'elle lui cachait, sinon il la gavait davantage, pour compenser ce qu'elle n'avait pas retenu.

De même qu'elle avait couru au-devant d'un soleil meurtrier pour lui plaire, elle supportait ces attouchements, s'y prêtait et les provoquait malgré la souffrance qu'ils lui causaient, car Akhénaton n'avait pas appris à la ménager. Il considérait le corps délicat dans lequel poussait une vie comme un terrain d'exploration à son entière disposition.

Les rivalités féminines s'étaient réveillées avec la fureur des cataractes au moment où les eaux venues des hauts plateaux d'Afrique se déversent, emportant les rochers des rives.

Néfertiti avait été la première à conquérir l'Héritier ; les autres espéraient lui ravir la place où elle s'était si habilement hissée. Mersegert et Hippopotame formèrent une alliance qui se renforça lorsqu'on apprit que le fils tant attendu était une fille. Se poussant l'une l'autre, elles devinrent d'épisodiques favorites sans influence ni pouvoir.

Ceux qui, comme moi, ont espéré que la venue d'un enfant apaiserait la folie des parents princiers ont vite déchanté. L'exaltation d'Akhénaton et de Néfertiti ne tombait pas. Ils mêlèrent à leurs discussions sur la nature du divin un prophète d'Amon-le-Caché. Le prêtre déclarait s'appeler Ra-our et trahissait sans

Néfertiti

vergogne le dieu qu'il prétendait servir. Crâne rasé, fier de sa peau de léopard et du lin blanc de son pagne, il avait la voix grave et profonde, capable de résonner sous les piliers obscurs de Karnak, psalmodiant devant la foule les hymnes d'adoration pour un dieu auquel il avait cessé de croire.

IV

DÈS QUE J'AI DISPOSÉ des premiers comptes rendus de leurs conversations à trois, j'ai pressenti que le prêtre allait jouer un rôle plus important que je ne l'avais imaginé.

— Pourquoi tant de nos dieux ont-ils des têtes d'animaux ? lui demanda Néfertiti.

— Le petit peuple réclame des fables rassurantes, répondit Ra-our, frottant de l'index la peau luisante de son crâne. Il a besoin de croire qu'un génie se cache derrière chaque feuille de papyrus.

— Et ce n'est pas le cas ? interrogea Néfertiti, avec une feinte naïveté.

Le plus souvent, ils conversaient dans un kiosque construit devant une pièce d'eau qui rappelait à Akhénaton celle où Néfertiti s'était baignée. Des oiseaux au plumage multicolore et aux chants mélodieux s'ébattaient dans les roseaux. Des martins-pêcheurs piquaient du bec au milieu des nénuphars pour attraper un poisson.

— L'amour, la mort, la renaissance, chuchotait Akhénaton en caressant Néfertiti, la jouissance et l'éternité. Quel est le lien qui les unit ?

Néfertiti s'étira.

La discussion se poursuivait sous les tonnelles où Akhénaton, observant les grappes en formation et les vrilles de la vigne, murmura :

— Force et fragilité... Tu es pareille à la vigne, Néfertiti. Et meilleure à boire que le vin, lorsque je m'abreuve à toi.

Un rire déformait son visage étrange, secret et beau, qui commençait d'émouvoir Néfertiti comme un homme peut toucher une femme et non plus comme la proie que représente l'Héritier du trône pour toute femme.

Elle écoutait sans parler, inclinant la tête.

Peu après la fête du Nouvel An, qui coïncidait avec l'apparition de l'étoile Sirius et annonçait le début de l'inondation, ils naviguaient sur la galère royale. Les vieilles vases des marais remuaient, ranimées par le début de la crue comme la momie par son héritier lors de la cérémonie de l'ouverture de la bouche. Les villages de la plaine devenaient des îles où le bétail s'entassait. Des nuées d'insectes s'abattaient sur le feuillage.

L'odeur épouvantable, qui avait persisté pendant dix jours, comme si la terre se dégrasait de ses sanies, s'estompait. Les relents de la puanteur, dont on avait souffert, devenaient, en se dissipant, presque agréables, comme la douleur d'une plaie qui se cicatrise.

Le Nil avait perdu sa couleur de jade.

Les hautes eaux, dans lesquelles baignaient les palmiers, étaient rougies par le limon épais arraché aux escarpements de l'amont. D'habitude, ce rouge tirait sur le brun, mais, ce matin, le soleil brillait avec une telle intensité que ses rayons semblaient éclater sur le fleuve. L'étendue d'eau tout entière miroitait. Les barques chargées de légumes, de jarres d'huile, de vin, de blocs

L'Avenue Royale

de pierre, qui croisaient le navire royal, paraissaient d'or ou d'argent.

Les délicates narines de Néfertiti humaient les restes de la peste que je respire toujours avec volupté, moi qui aime les viandes avancées, les oignons forts, les fruits pourris et les sucres fermentés.

V

LES RIVES S'ÉTAIENT ÉLOIGNÉES, envahies par les eaux qui ondulaient jusqu'au désert. Le bateau d'or naviguait dans le courant. Le bruit régulier des rames ne troublait pas les échassiers sur les rives.

L'Héritier échangeait des idées sacrilèges avec le prêtre.

Néfertiti écoutait.

Lorsqu'ils eurent suffisamment raillé les ridicules de nos dieux, Néfertiti se coula près d'Akhénaton, si peu bavarde, si terriblement présente. Son corps brûlant se frottait comme celui d'une chatte. Sa robe de lin transparent laissait voir les seins et le renflement du pubis.

Akhénaton sourit, l'attira par un bras, lui souleva le menton et, plongeant les yeux dans ses prunelles brillantes, demanda :

— Et toi, raconte-nous ce que tu as appris de l'eunuque magicien.

Elle ne se fit pas prier :

— Je peux dire des prières pour écarter les serpents et éperonner les crocodiles, dit-elle en essayant de se dégager. Je peux te donner les ailes du faucon pour voler au-dessus de tes ennemis

et te montrer comment boire de la bière dans la coupe du dieu Ptah.

— Une véritable Isis, murmura l'Héritier d'une voix tendre, la main s'attardant sur la pointe d'un sein. L'ennui, avec la magie, soupira-t-il, c'est qu'elle ne nous est d'aucun secours au moment où nous en avons besoin.

Néfertiti se demanda à quel épisode de sa vie il faisait allusion, mais il n'était pas décidé à s'expliquer. Il caressait sa peau veloutée de ses doigts maigres et tourmentés.

Conscient du désir qui montait, Ra-our psalmodia d'un ton moqueur un texte auquel il ne croyait plus :

— Au commencement, scanda-t-il, avant que notre terre ne soit là, quand les dieux n'étaient pas nés, avant qu'il y ait le fleuve Nil et le Pays des Morts, quand on ne voyait pas le ciel, Amon-le-Caché reposait déjà dans sa propre splendeur.

Il ponctua ces mots par un accord de harpe et un petit rire sardonique qui se mêla à celui d'Akhénaton, occupé à installer Néfertiti entre ses cuisses.

Avant de s'ouvrir à lui, elle lança ce blasphème :

— Quel délicieux festin ce serait, de rôtir les oies sacrées d'Amon !

— Ce que je te fais ne t'intéresse pas ? riposta Akhénaton.

Elle lui prouva le contraire, en dépit de la présence du prêtre qui la gênait mais dévorait l'Héritier de luxure. Ra-our excitait habilement la frénésie princière, improvisant des paroles profanes sur un chant sacré d'Amon. Le sacrilège comparait l'étreinte de Néfertiti et d'Akhénaton au « Vase de la Réunion », inextricable enchevêtrement de volutes et torsades sculptées dans l'albâtre d'où émergent le lys, symbole du Sud, et le papyrus, celui du Nord. Tirant des notes réjouies de son instrument, il célébra, en phrases courtes et crues, l'accouplement des amants, pareil à l'imbrication des deux couronnes, la rouge pour le Nord, la blanche pour le Sud.

L'allusion à son futur règne ne pouvait que combler l'Héritier, à supposer qu'il y prêtât l'oreille.

VI

TIYI CONNAISSAIT À PRÉSENT leurs projets. Sans les désavouer, elle n'en était pas moins inquiète. Adorer un dieu unique lui semblait une folie que le peuple n'accepterait pas et la construction de temples à ciel ouvert une sottise, en cas d'intempéries.

— Il n'y en a pas, sourit Akhénaton. Avons-nous jamais essuyé, sur cette terre bénie, des tempêtes de grêle ou des déluges ?

Tiyi ne s'avoua pas vaincue.

— Le soleil aussi est dangereux, assura-t-elle, s'il tape d'aplomb jusqu'aux autels de vos temples privés de plafond !

— Il est notre dieu.

— Rê et Amon-le-Caché sont, eux aussi, des manifestations du soleil !

Akhénaton ne répondit pas. Tiyi, scrutant Néfertiti, ajouta :

— Et toi, n'as-tu pas été assez brûlée ? N'as-tu pas eu suffisamment d'insolations ? Il faut que tu ailles prier sous ses rayons !

Ils construisirent deux temples pour Aton, en plein Karnak. Rejetant la pénombre, si propice à l'adoration, dans laquelle se plaisait le Caché, leurs édifices baignaient dans le soleil.

La nuit d'Amon-le-Caché faisait place à l'éblouissante lumière d'Aton-le-Globe. La clarté de la vérité dissipait les ténèbres, les pierres elles-mêmes le proclamaient désormais.

Ra-our, qui ne s'était pas encore démasqué comme un fervent zélateur d'Aton, apaisa la colère des prêtres de Karnak et des habitants de Thèbes irrités en voyant surgir de terre ces colonnes de temple aux effigies du couple héritier qui ne soutenaient ni chapiteau ni toit.

Par égard pour Pharaon et pour Tiyi, le jeune couple assista encore à plusieurs cérémonies célébrant Amon-le-Caché, à Karnak, et participa, en ces occasions, à l'initiation aux ténèbres qui était le fondement de son culte.

La foule restait dehors. Elle acclamait le cortège royal qui s'avavançait le long de l'allée des Sphinx, cherchant à apercevoir la future reine, Néfertiti à la beauté déjà légendaire, dont le nom était sur toutes les lèvres ; elle passait au milieu des dignitaires qui brandissaient des éventails de plumes et des oriflammes, protégée par la Garde.

En franchissant les énormes portes aux clous de bronze de la formidable enceinte, la procession, engloutie par l'ombre dense des murailles, s'enfonçait dans le périmètre sacré, à travers une succession de cours plantées d'obélisques, de colosses et de salles monumentales aux gigantesques colonnades. La progression se faisait lentement, avec accompagnement de chants et de musiques sacrés. Les piliers s'élevaient toujours plus haut, les ouvertures s'amenuisaient, tandis que le cortège pénétrait dans une obscurité de plus en plus profonde.

— Le soleil reste à la porte avec la foule, enrageait Akhéna-ton. On adore Amon, mais au cœur des ténèbres !

D'un sourire, Néfertiti l'apaisa.

Néfertiti

Pour se purifier, avant de se présenter devant le dieu, Pharaon, seul admis dans le sanctuaire, se lavait les mains dans le bassin sacré.

Accompagné du Grand Prêtre, il traversait des vestibules où l'encens fumait pour dissiper l'odeur de sang et de viande des animaux sacrifiés jusqu'à l'antique chapelle, édifiée mille ans plus tôt par Sésostris. Là, dans la pénombre, la barque sacrée qui promenait le dieu lors des fêtes semblait flotter sur son socle. Les têtes de béliers d'argent qui ornaient sa poupe et sa proue luisaient doucement dans l'ombre épaisse.

Amon logeait dans le sanctuaire voisin.

Sa statue d'or, portant la barbe, était à peine éclairée par un mince dard de lumière, venu d'une étroite ouverture aménagée dans le plafond.

Penché vers Néfertiti, Akhénaton gloussa :

— Les prêtres offrent un festin de canard et de miel à la statue... Ils attendent que l'appétit lui vienne ! Est-ce assez ridicule ? Mais, selon toi, qui se régale de ces mets exquis, en fin de compte ? Le Grand Prêtre ou le petit clergé des dernières catégories sacerdotales ?

— J'ai hâte de te voir mettre un terme à tant de simagrées !

Un encens suave fumait dans les cassolettes, mélange aromatique aux proportions gardées secrètes de benjoin, de galbanum, d'oliban, de santal, de myrrhe, de nard, de casse, de safran et de plusieurs extraits de fruits saupoudrés de cannelle, marinés dans la soude, le vin et le sel de cuivre, qui donne à la flamme la couleur bleue.

— Te souviens-tu, chuchota-t-il, de l'encens que j'ai fait fumer devant toi ?

Plus sensible que lui au mystère qui se dégageait des colonnades enténébrées comme une forêt du nord et des chapelles où n'entraît jamais le soleil, Néfertiti ne répondit que par un regard.

VII

LES CHANTS CÉLÉBRAIENT Amon-le-Caché qu'ils n'adoraient plus ni l'un ni l'autre. Néfertiti tentait de reconnaître la voix de Ra-our parmi celles des prêtres, lorsque la procession s'arrêta au pied de la paroi qui décrivait les exploits guerriers de Thoutmosis III.

Akhénaton se pencha vers elle.

— Que ces combats sont ennuyeux...

— Mais la sculpture est belle !

Tiyi leur jeta un regard de reproche.

Le récitatif célébrait la gloire d'Amon, qui avait donné la victoire à Thoutmosis.

— C'est Amon, ricana Akhénaton à l'oreille de Néfertiti, qui dirige l'Égypte, engrosse la reine et choisit le roi, lorsque la succession est difficile.

— Mais c'est lui aussi qui a porté Hatchepsout sur le trône et, sans elle, nous n'aurions pas le Sublime des Sublimes, et ce temple me manquerait !

Les prêtres continuaient de vanter Amon, sous la paroi décrivant Thoutmosis écrasant l'ennemi.

Akhénaton désigna une scène de carnage :

— Ces boucheries te divertissent ?

— C'est notre histoire et ton ancêtre est beau dans la lumière rasante qui accentue le relief !

— Mais Amon est à ses côtés, comme l'inspirateur de la victoire !

— Après tout, plaïda Néfertiti, c'est à lui que ton aïeul sacrifiait avant de marcher sur l'ennemi. Et lorsque, parvenu en Phénicie, il construit une flotte, sans l'assembler, l'idée est digne d'avoir été inspirée par un dieu !

Son chuchotement accroissait le pouvoir persuasif de sa voix, qui prenait des accents magiques en se superposant au récitatif des prêtres. Akhénaton observait les reliefs, à travers les fumées de l'encens odorant, comme s'il les voyait pour la première fois.

— Raconte encore ce que tu vois, demanda-t-il.

— Mais tu l'as sous les yeux comme moi. Cette aventure est tellement bien décrite dans la pierre que même un ignorant s'y retrouverait.

— Parle, je le veux !

— Regarde, ici, sur ce panneau, des centaines de chariots transportent la flotte en pièces détachées jusqu'à l'Euphrate, et là, de ce côté, on voit comment les calfats phéniciens montent les bateaux, puis, au-dessous, l'artiste a représenté l'armée en train de descendre le fleuve avant de s'emparer de l'ennemi médusé. Toute l'histoire est gravée dans la pierre.

— Quel dommage tout de même que les chefs-d'œuvre de l'art soient réduit à décrire les exploits militaires !

Elle sourit :

— Encore une habitude qu'il faudra changer.

— Comment y parviendrons-nous ? demanda Akhénaton, un pli profond entre les sourcils.

— Nous dirons aux artistes que nous voulons célébrer l'amour !

La procession allait se remettre en marche.

Bouche tordue, l'air cruel sous ses fards, Akhénaton grimaça :

— Tu ferais un meilleur Héritier que moi et, comme Hat-chepsout, tu porterais fièrement la barbe postiche des Pharaons !

— C'est toi qui vas régner. Divine Deux-Maisons, répondit-elle, alarmée par l'insidieuse affirmation, je ne serai que la Grande Épouse royale.

— Tu gouverneras avec moi.

— Depuis la nuit des temps, la reine épaula Pharaon. Pourquoi Ta Majesté est-elle tourmentée ?

— Aucun roi n'a jamais dirigé les Deux-Terres sans le soutien d'une Épouse, alors que des femmes ont régné sans mari. Cela veut dire qu'elles seules incarnent à la fois le principe féminin et le principe masculin que proclamait Atoum, le premier de nos dieux, lorsqu'il déclarait : « Je suis Il et Elle ! »

Les regards de Tiyi, inquiète de cet interminable aparté à un moment aussi inopportun, et la procession qui se remettait en marche à travers la forêt de colonnes empêchèrent Néfertiti de rassurer Akhénaton.

VIII

L'HALEINE DU NIL, chargée des senteurs des rives grasses, imprégnait l'air de moiteur. Un souffle paresseux agitait mollement les plumes d'autruche des éventails sur leurs supports d'ivoire.

Entre ses lèvres sinueuses, Akhénaton saisit la pointe du sein que l'enfant venait de quitter. Néfertiti posa la main sur les cheveux drus.

— Au début, dit-elle d'une voix paresseuse, je ne t'ai pas aimé, tu le sais, n'est-ce pas ?

Il détacha sa bouche :

— Comment pouvais-tu ne pas m'aimer ?

Les lourdes paupières closes, elle répondit :

— Le monde adore Pharaon. Je t'aimais comme le reste de la terre, pas davantage.

— Tu me l'avoues ?

Elle leva les yeux.

Akhénaton crut voir se déployer des pétales au fond des prunelles mystérieuses.

— Maintenant, dit-elle, je t'aime d'un amour fervent, d'eau, d'air et de lumière ! Je t'aime comme les deux soleils ¹, comme j'aime le Globe qui nous donne la vie de ses rayons, la mort de son feu, qui fait croître les fleurs et dévore la chair des caravaniers qui ont perdu la piste dans les sables, qui disparaît la nuit à l'Occident et revient au matin irradier le monde. Je t'aime comme « le soleil de la nuit », rond et pâle, qui s'amenuise pendant la durée de son cycle, disparaît et revient.

Ses yeux s'animent, brillants comme ceux d'Hathor-la-Dorée.

Il sentit son cœur s'embraser comme la flamme s'allume dans la paille, comme la voile attire le faucon.

La voir, la toucher.

Que chaque fois soit la première.

Que cette femme devienne l'unique, l'irremplaçable qui tisse les liens entre ciel et terre, et participe à la Création. Qu'elle soit, avec lui, le symbole du règne !

Ou qu'elle le déçoive.

— Suis-je laid ? demanda-t-il perfidement, passant le revers de la main sur sa joue veloutée.

Il songeait : « Si elle ment, je la rejette. »

— Je ne sais pas. À l'époque où je ne t'aimais pas, j'aurais séduit une bête, si une bête avait été Fils de Pharaon. Maintenant, ta présence produit sur moi une sensation plus forte que le vin.

— Ne suis-je pas un être étrange, inquiétant ?

— Je te haïrais banal !

— Comme mon père ?

Sous les sourcils de loutre à l'arc courbé comme une palme, les prunelles semblèrent s'éteindre. Les cils battirent, ombrant les joues au tendre modelé. La tête s'inclina, portée par un mouvement du cou d'une grâce bouleversante.

— Pourquoi, demanda-t-elle, veux-tu me prendre au piège ? As-tu oublié que les reines d'Égypte ont, de tout temps, été

1. Pour les Égyptiens, la lune était un second soleil.

Néfertiti

belles, courageuses, intelligentes ?... Je me sens proche de la première femme Pharaon, Méryt-Neith !

— Proche d'une reine de la première famille régnante dont un millénaire nous sépare, nous qui sommes la dix-huitième ! Proche, alors que la capitale était dans le nord et que la nôtre est dans le sud ! Comment peux-tu te sentir proche d'une souveraine de la nuit des temps, contemporaine des pyramides et du grand sphinx de Giza ?

IX

CHERCHANT À S'EXPLIQUER à elle-même le lien qui l'unissait aux reines des temps passés, la voix un peu hésitante, elle demanda :

— Ne suis-je pas leur sœur, leur fille ?

Il eut un rire cruel :

— Tu n'es pas née de la même semence !

— Alors, pourquoi vivent-elles en moi ?

— Ambitieuse ! Tu aimerais peut-être, comme Méryt-Neith, posséder une tombe à Abydos, une autre à Saqqara et être entermée au milieu d'une cour d'artistes, de fonctionnaires et de soixante-dix-sept servantes ? Ou bien aspirés-tu à édifier, comme Khénet-Kaous, un sarcophage de quarante mètres de côté pour ta Demeure d'Éternité ?

Il lui prit les épaules, contenant son désir de la secouer pour faire entrouvrir les lèvres qui restaient closes.

— Ou bien ton rêve secret est-il d'être portée au trône, comme Hatchepsout, par un oracle d'Amon rendu en plein Karnak pendant une procession solennelle ? Réponds, Néfertiti !

Elle détourna la tête pour cacher l'éclair qui brillait dans ses yeux. Lorsqu'il lui souleva le menton, elle avait étouffé la flamme violente qui illuminait ses prunelles et répondit, d'une voix qu'elle s'employait à rendre sereine :

— Titres et tombeaux ne sont que des signes.

— Ceux de l'éternité !

Elle en convint :

— C'est vrai, mais derrière le principe éternel du règne, des femmes de chair et de sang ont formé la charnière entre les dieux et les hommes. La fille de Khéops fut Grande Prêtresse du dieu Thot, initiée aux secrets des sciences et aux mystères divins. Khénet-Kaous fut l'épouse d'un Pharaon. Mais nos reines, qu'elles soient illustres ou inconnues, n'ont jamais cessé d'affirmer, au nom des dieux, la nécessité de faire le Bien.

— Le Bien, marmonna-t-il en tirant l'extrémité de son nez, crois-tu que les hommes le font ?

Un doux rire roucoula entre les petites dents :

— Tant que la Grande Épouse royale proclamera dans les temples la nécessité d'agir selon le Bien, les hommes sauront qu'ils contrarient les dieux en commettant le Mal, et le pire criminel pourra reprendre le gouvernail de sa vie, s'il l'a abandonné aux démons.

Encouragée par un hochement de tête d'Akhénaton, séduit par une conviction qui s'affirmait avec tant de fougue, Néfertiti ajouta :

— Ce rôle prodigieux, dévolu aux reines d'Égypte, les rend intelligentes, belles et courageuses.

Un ricanement répondit au doux sourire :

— Alors, ma mère est belle, avec sa mâchoire prognathe et ses yeux rapprochés ! Elle sera contente de l'apprendre !

— Elle le sait ! Elle est belle comme le sont les reines, depuis la première souveraine ! Elle est leur fille, sans avoir une goutte de leur sang. Elle s'est hissée...

Il rectifia d'une voix tranchante :

— Elle a été élevée par la volonté de mon père, Amenhotep !

— ... au sommet, poursuivit Néfertiti comme si elle n'avait pas entendu. Elle a conquis la divinité et gagné le droit à l'éternité où la beauté n'est plus une parure de chair, mais un reflet de l'âme !

— Parce que mon père l'a voulu !

— Non. Parce qu'elle ressemble à Méryrê-Ankhénès, « l'Aimée de la lumière divine, Que la vie lui soit accordée », telle qu'on peut la voir dans cette statue d'albâtre...

— Il faut que tu aies perdu la raison pour comparer ma mère noire à une statue d'albâtre.

— Je compare deux femmes qui ont incarné la déesse Hathor, deux mères qui ont mis au monde l'Héritier, « l'Horus d'or », deux éducatrices qui ont rendu Pharaon capable de remplir sa mission cosmique !

Une longue ride ondula sur le front d'Akhénaton. Il plissa le nez comme il le faisait petit lorsqu'il était curieux d'une question jusqu'alors demeurée sans réponse. Ses dents grinçaient, lorsqu'il interrogea d'une voix dure :

— Venons-en à toi, Néfertiti ! Prétends-tu, toi aussi, être la mère de l'Horus d'or, toi qui n'as mis au monde qu'une fille ?

Elle ravala l'appréhension qui l'assaillit, contint sa peur et répondit d'une voix presque calme :

— Je te donnerai d'autres enfants. Mais si je n'avais que des filles, l'une d'elles deviendrait le prochain Pharaon et ce ne serait pas la première fois qu'une femme régnerait sur l'Égypte !

— Ne me dis pas, ricana-t-il, que nous avons déjà une petite Hatchepsout à la maison !

Elle ignore le ton railleur qui la faisait frémir au fond d'elle-même, et affronta Akhénaton :

— Le monde a admiré des « Pharaonnes » dont les exploits gravés dans la pierre célèbrent le courage et la sagesse autant que la beauté.

Il lui récita l'éloge d'Hatchepsout qu'elle connaissait par cœur :

— Adressez des louanges à la parfaite expression divine, le câble qui sert à haler le Nord, le poteau où l'on amarre le Sud, la drosse parfaite du gouvernail, la souveraine qui pacifie les Deux-Terres et soumet les rebelles !

— C'est la plus belle leçon d'histoire que l'on m'ait jamais donnée, bien que tu aies à peine évoqué les exploits d'Hatchepsout.

— C'est qu'elle est trop proche de nous, dit Akhénaton. Je peux te parler de reines que le temps a éloignées davantage et dont les années estompent les contours.

En réalité, il jalousait Hatchepsout, cette formidable bâtisseuse et se demandait comment il pourrait rivaliser avec les obélisques qu'elle avait dressés à Karnak et avec son temple, le Sublime des Sublimes, élevé comme une gigantesque muraille de pierre à trois niveaux devant les falaises de l'Occident. Mais Néfertiti saisit le prétexte qu'il lui offrait.

— Alors, raconte-moi encore la vie des souveraines des temps lointains, demanda-t-elle. Nitocris est chère à mon cœur et tu as deviné que je voulais entendre son histoire de ta bouche.

Il ne se fit pas prier.

— Nitocris est l'âme de la pyramide de Mykérinos dont les faces symétriques brillent comme celles d'une montagne magique. À l'heure où le soleil décline, les promeneurs aperçoivent une jeune femme nue qui vient vers eux dans la lumière du couchant.

Songeuse, elle murmura :

— On me l'a dit...

— Qui ? questionna Akhénaton, jaloux.

— Toi. Tu m'as raconté qu'à l'heure où les pyramides deviennent rouges, elle est venue à ta rencontre pour te séduire et t'envoûter.

— Je lui ai affirmé qu'aucune ombre ne m'écarterait de toi.

À la question que Néfertiti lui posa alors, il ne répondit pas :

— Une femme, qui ne serait pas une ombre, y parviendrait-elle ?

Préoccupée par le silence d'Akhénaton, Néfertiti laissa son esprit dériver vers l'époque des pyramides. Elle ne comprenait pas comment le secret de leur construction avait pu se perdre, et elle en souffrait. Un jour, l'homme avait fait surgir dans le désert ces fabuleuses montagnes de pierre et jamais plus on ne pourrait recommencer. On ne savait plus tailler des blocs d'une pareille perfection, les élever, les recouvrir de plaques de calcaire aux jointures invisibles. On ne savait plus construire, au cœur de ces montagnes, élevées de main d'homme, la chambre du roi et celle de la reine ainsi que les conduits qui en partaient et qui, orientés vers les étoiles, donnaient directement sur le monde de l'au-delà habité par les dieux et les Pharaons divinisés. Akhénaton lui prit la main, admirant les ongles en amande, transparents comme l'albâtre taillé pour contenir une flamme.

— Sais-tu ce que tu fais, demanda-t-il, lorsque tu me racontes l'histoire de ces reines que tu sembles connaître mieux que moi ?

Elle abandonna ses pensées pour lui répondre fermement :

— Oui. Je me livre à toi. Je te révèle la nature d'une ambition qui est en moi depuis l'enfance. Demande à ma nourrice. Ti te dira qu'à quatre ans, je voulais devenir Pharaon.

— Tu le désires encore ?

— Plus que jamais.

En riant, il l'attira entre ses bras :

— Le Pharaon, c'est moi, ma colombe !

X

LA MORT DE SON PÈRE avait fait de lui Amenhotep IV. Amenhotep signifiant « Amon est satisfait », il s'était empressé de changer de nom et de choisir Akhénaton, « Celui qui sert Aton de toute son âme, son esclave et adorateur ».

Il formait avec Néfertiti un couple surprenant. Lui, Fils du dieu, maître des Deux-Terres, portant la double couronne de la Haute et de la Basse Égypte et néanmoins subjugué par la beauté de Néfertiti, une perfection à l'intensité insoutenable qui causait au cœur la douleur d'une blessure au couteau.

Néfertiti, Grande Épouse royale, parut aux côtés d'Akhénaton lors de l'investiture du vizir Ramosé. La cérémonie se déroula à Thèbes, « la balance des Deux-Terres ». Thèbes, après avoir remplacé l'antique Memphis, avait été abandonnée pour Malqatta – qui le serait à son tour pour la Cité du Soleil, alors en construction.

Néfertiti se tenait au Balcon des Apparitions et les regards convergeaient vers elle, comme si elle avait été seule. Ceux qui

la virent ce jour-là, et je me trouvais dans l'assistance, furent frappés par sa transformation. Elle semblait non pas l'Épouse de Pharaon, mais Pharaon elle-même.

Les millénaires nous ont habitués, nous autres Égyptiens, aux effigies idéalisées de nos souverains. Néfertiti incarnait notre idéal. Elle n'avait besoin d'aucun embellissement. Elle était plus parfaite que toutes nos statues de pierre. Elle rendait la sculpture inutile, le sculpteur impuissant, car elle était la vivante image de nos rêves.

En la contemplant, du milieu de la foule ébahie dans laquelle je me perdais, mon corps frémit jusqu'à la douleur.

Je considérais Néfertiti non pas comme une reine – je la voyais ainsi depuis le premier regard posé sur elle –, mais l'égale d'une déesse. Je déchiffrais sur elle son visage d'éternité. J'atteste qu'elle m'est apparue alors comme si elle avait déjà subi le Jugement, la pesée des âmes, et franchi le Fleuve nocturne pour s'éveiller à la Vie qui ne finit jamais, comme si elle appartenait déjà au monde des Immortels.

En mesurant l'abîme infranchissable – qui avait toujours été infranchissable mais que je n'avais jamais si douloureusement mesuré –, qui séparait cette déesse vivante du misérable que j'étais, j'ai cru que le couteau d'obsidienne des prêtres embaumeurs raclait mes chairs, mettait mes os à vif et qu'on m'arrachait les viscères.

À ses côtés, Akhénaton grimaçait d'affreuses mimiques que Néfertiti semblait confondre avec le sourire des dieux. Elle lui adressait des regards plus caressants et suaves que les gousses de caroubier. Ma souffrance, qui était insupportable, s'accrut encore devant le spectacle de cette terrible alliance de la belle et de la bête. Parce que cette reine souriait à ce roi et que la scène se passait à la fois sous mes yeux et dans un autre monde, auquel je n'aurais jamais accès, la douleur qui me tourmentait devint insoutenable.

J'ai laissé échapper d'involontaires gémissements et, alors, j'ai entendu les autres, autour de moi, qui se plaignaient de même.

Puis, chacun, pour dissimuler sa honte à son voisin, a feint de s'éclaircir la voix et nous avons lancé une formidable ovation afin de cacher notre désespoir.

Thoutmès, le sculpteur qui dirigeait les ateliers royaux, se trouvait là aussi. Il est devenu fou. Je raconterai plus tard comment il a passé le reste de ses jours à tenter de reproduire dans la pierre le mystère de ce visage unique, de recréer ce mélange de tristesse et de tendresse qui reflétait l'âme de la reine la plus prodigieuse que l'Égypte ait produite à travers les millénaires de son histoire. Une femme telle qu'il n'en a pas existé avant elle et je crois qu'il n'en existera jamais aucune qui lui soit comparable.

À ce moment, j'ai compris pourquoi Tiyi entretenait l'obscurité sur les origines de Néfertiti.

Le secret était essentiel autour d'une créature qui appartenait d'une manière aussi flagrante à la race des dieux. Il était superflu, et même préjudiciable, d'apprendre quels intermédiaires humains avaient mis dans notre monde celle qui était si évidemment issue des régions inconnues où habitent les dieux.

Mais, elle, en rejetant le foisonnement de nos divinités pour se vouer à Aton-le-Globe, se renia elle-même et trahit jusqu'à son propre nom, Néféret-ity, qui signifie « la Belle est venue ». Cette « Belle », la déesse lointaine, Hathor-la-Dorée, après avoir quitté le soleil créateur, s'était rendue dans le désert de Nubie, abandonnant les Deux-Terres à la désolation, à la stérilité et à la mort, et nous attendions son retour.

Or, Néfertiti, qui incarnait Hathor à nos yeux et aussi Maât, la Règle éternelle, qui protège le roi chargé de faire rayonner la justice sur terre, a rejeté ces croyances ; elle a chassé les quatre déesses protectrices placées aux angles des sarcophages royaux, qui récitent les litanies donnant l'immortalité ; elle a traité notre religion de magie et de superstition.

Mais comment aurait-elle pu se passer de l'éternité et demeurer en tête-à-tête avec son dieu soleil ? Alors, elle a osé l'inconcevable :

N° d'édition : L.01EUCN000554.N001
Dépôt légal : juin 2013